
ANNALES DE BOURGOGNE

TOME XLV — ANNÉE 1973

LES ÉMIGRANTS BOURGUIGNONS

AU CANADA SOUS

LE RÉGIME FRANÇAIS

FORT éloignée des ports d'embarquement vers d'autres pays, la province de Bourgogne n'a pas fourni au Canada un nombre d'émigrants comparable à celui des régions de l'Ouest de la France comme la Normandie, la Bretagne, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge et l'Ile-de-France. Les provinces de l'Ouest disposent de ports maritimes dont le plus achalandé est La Rochelle en Aunis. L'Ile-de-France surpeuplée vient en tête. Malgré la faiblesse numérique des émigrants des provinces de l'Est et de la région méditerranéenne, leur apport au peuplement du Canada sous le régime français ne doit pas être considéré comme négligeable.

Dans son étude sur nos origines, Gérard Malchelosse, qui s'inspire de notre historien Benjamin Sulte, affirme que la région Est de la

NOTE LIMINAIRE. — Les renseignements donnés dans cet article sont puisés dans les registres de catholicité, les actes de notaire au Canada ou à La Rochelle, dans la Correspondance générale, aux Archives des Colonies (abrégé A C) à Paris, en particulier le dossier des Forges Saint-Maurice. Quelques auteurs canadiens signalent l'un ou l'autre de ces Bourguignons. Nous en donnons la référence : *Bulletin des Recherches historiques* (BRH) ; — *Les Cahiers des Dix*, n° 12 (1947) et n° 33 (1968) ; — *Dictionnaire Biographique du Canada*, 1^{er} volume publié en 1966 (1000-1700) ; 2^e volume, en 1969 (1700-1740). Presses universitaires de Laval (DBC) ; — *Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes*, par Mgr Cyprien Tanguay, 7 volumes (DGFC) ; — *Jugements et Délibérations du Conseil Souverain* (JDSC) ; — *Mémoires de la Société généalogique canadienne française* (1947-1968) (MSGCF) ; — Silvio DUMAS, *Les Filles du Roi en Nouvelle-France*, Québec, 1972 (FRNF) ; — *Rapports de l'Archiviste de la Province de Québec* (1920-1970) (RAPQ) ; — *Revue d'Histoire de l'Amérique française* (1947-1972) (RHAF).

France, comprenant la Lorraine, l'Alsace, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Savoie, le Dauphiné, la Provence avec Marseille et Toulon, ne donne qu'un peu plus de 3 % d'immigrants français. Ce chiffre demande d'être sérieusement vérifié. L'abbé Stanislas Lortie publie dans *Le Bulletin du Parler français*¹ un inventaire du nombre des émigrants, pour le XVII^e s., selon l'époque où apparaissent les noms dans les registres de mariage et selon les provinces d'origine. Il donne un total de 64 Bourguignons, répartis comme suit : de 1608 à 1640, 1 ; de 1640 à 1660, 5 ; de 1660 à 1680, 36 ; de 1680 à 1700, 21. Notre expert en généalogie, le père Archange Godbout, ne s'est pas arrêté à analyser la migration bourguignonne en Nouvelle France, probablement à cause du petit nombre de colons et aussi parce que, selon lui, leur influence sur le peuplement du Canada ne valait pas la peine d'en parler. Marcel Trudel n'en fait aucune mention dans son excellent ouvrage *Initiation à la Nouvelle-France*².

1. *L'apport de la Bourgogne.*

A notre avis, et ce après d'intensives recherches, la Bourgogne mérite davantage. Elle a contribué pour une part, peut-être pas des plus importantes mais valable quand même, à la formation du peuple canadien-français. Plusieurs émigrants bourguignons, venus en notre pays, engagés, colons, filles à marier, ouvriers aux Forges Saint-Maurice ou soldats licenciés qui épousent des Canadiennes et élisent domicile au pays, y ont fait leur marque et quelques-uns d'entre eux ont été à l'origine des familles les plus nombreuses au Canada français.

De tous ceux dont nous avons fait le relevé, sans compter les filles à marier, 117 fondent un foyer et ils ont des descendants pour la plupart. 20 autres viennent travailler aux Forges Saint-Maurice. 8 ouvriers sont déjà mariés en France et ils émigrent avec leur famille. 14 filles à marier sont envoyées au Canada pour se mettre en ménage. 44 soldats au moins épousent des Canadiennes et refusent de retourner en France, ce qui est d'ailleurs encouragé par le roi.

Comment s'est fait le recrutement des nouveaux venus ? La publication des *Relations des Jésuites*, de 1632 à 1670, assure-t-elle une levée de recrues en faveur de la colonisation de la Nouvelle-France ? Il est difficile de le dire, mais il semble bien que l'influence

1. Québec, 1903-1904.

2. Montréal, 1968.

de ces écrits se fait peu sentir en Bourgogne. Une étude fouillée des conditions sociales des familles des émigrés, surtout au xvii^e s., pourrait peut-être expliquer les départs vers le Canada ; ce travail très long n'apporterait sans doute que peu de lumière.

Quelques-uns sont des engagés, jeunes célibataires, signant à leur départ un contrat de travail pour trois ans, avec l'option de rester au Canada ou de retourner en France à la fin de leur service. On les appelait les « trente-six mois ». Le jeune colon pouvait acquérir une bonne terre à défricher, avant même le terme de son engagement, se bâtir une maison et des dépendances et songer à prendre femme. Parmi ces engagés, on signale au xvii^e s. quatre Bourguignons : *Nicolas Perrot*, « donné » des Jésuites ; le compagnon-charpentier *René Bondy* de Dijon ; *Pierre Godin* dit Chatillon ; la recrue de Montréal, *Barthélémy Verreau*, de Saint-Jean de Dijon. Au xviii^e s., cinq sont connus : *François Guie*, de Tonnerre ; *Pierre Onel*, de Talmay ; *Innocent Poullé*, des environs de Chatillon ; *Michel Pousseau*, cuisinier, et le boulanger *Edme Brossier*, de Chateauneuf.

2. *Les « Filles du Roi ».*

De 1650 à 1680 un problème vital se posait en Nouvelle-France. Peu de couples mariés traversaient la mer pour s'implanter au Canada. La plupart des nouveaux venus étaient célibataires et voulaient se marier. Or la colonie n'avait pas assez de jeunes filles pour répondre à la demande. Le retour en France pour le mariage n'était guère possible, les navires n'accomplissant le voyage qu'en belle saison. Il fallait donc faire venir de France des filles à marier, surtout après 1667 où les concessions de terre se distribuent à profusion. Le ministre Colbert accorde une gratification aux officiers et soldats qui se marient au Canada. Louis XIV décrète qu'une dot serait attribuée à toute jeune fille recommandable qui accepterait d'émigrer au Canada. Ce geste du roi leur fait attribuer le nom de « filles du Roy ».

Quelques historiens en mal de sensation, ont calomnié ces filles, en supposant qu'elles étaient indésirables en France ou que la métropole voulait les éloigner à cause de leur conduite scandaleuse. En 1664, Pierre Boucher écrivait de ces jeunes filles que l'intendant Talon souhaitait intelligentes, robustes et belles : « On dit qu'il passe au Canada quantité de garnements et de filles mal vivantes. Il n'est pas vrai qu'il vienne ici de ces sortes de filles et ceux qui en parlent de cette façon se sont grandement mépris ; car, avant de les embarquer, il faut qu'il y ait quelques-uns de leurs parents ou amis qui assurent qu'elles ont toujours été sages ». Parmi ces filles à marier quelques-unes proviennent de Bourgogne : *Anne Blainvillain*, de

Maligny ; *Marie Chausy*, d'Auxerre ; *Rose-Marie Colin*, *Anne Fléchet*, de Saint-Sauveur dans l'Auxonnois ; *Léonarde Genay* ; *Louise Menacier*, de Sainte-Colombe-sur-Seine ; *Agathe Merlin*, de Montbard ; *Antoinette Meunier*, de Saint-Pierre d'Autun ; *Françoise Millot*, de Notre-Dame de Vanvey et peut-être sa sœur *Voillette* (Vorlette) ; l'énergique *Claude-Philiberte Pahin*, de Saint-Georges ; *Georgette Richer*, de Saint-Ursin ; *Jeanne Servignan*, de l'évêché d'Auxerre, et *Thérèse Sonnois*, de Saint-Germain, qui retourne en France avec ses deux filles.

3. *Les soldats, colonisateurs.*

Que des soldats soient démobilisés et s'établissent au Canada, il n'y a pas lieu de s'en surprendre. Cet élément colonisateur compte pour une part dans le développement de la Nouvelle-France. Les premiers qui quittent l'armée pour la charrue, environ 400, sont composés d'officiers et de soldats qui se retirent du régiment de Carignan¹. Salone note que, de 1713 à 1747, une moyenne de 30 soldats par année sont licenciés et se marient au temps des gouverneurs Vaudreuil et Beauharnois — le double peut-être de 1747 à 1753². De 1755 à 1760, à la conquête du pays par les Anglais, l'armée de Dieskau, de Montcalm et de Lévis, contingent de six à sept mille soldats, a contribué réellement au peuplement du pays. Les soldats avaient la permission de se marier et les attraits des jeunes Canadiennes ne les laissaient pas insensibles. Le général Broulmaque fait remarquer à Lévis que « la plupart des soldats ont résolu de ne point rentrer en France ». Entre cinq cents et mille, plus près de mille, deviennent chefs de famille au Canada³. Signalons, entre autres, pour la Bourgogne, à la fin du régime français, *Jean Couteau*, du détachement de Berry, qui épouse *Reine Desrosiers* ; *Pierre Perrot* qui prend pour femme *Geneviève Poulin* à Québec ; *Joseph Guinarda*, du détachement de Languedoc, époux de *Charlotte Lefort*, et *François Philibert Galé*, du détachement de la Reine qui, à la veille de la conquête, prend comme épouse *Anne Duval* de Québec.

4. *Deux grands Bourguignons au Canada.*

Les plus remarquables des Bourguignons qui prennent racine au Canada, durant le xvii^e s., sont sans conteste *Nicolas Perrot* et *Michel*

1. Marcel TRUDEL, *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal 1968, p. 149.

2. Emile SALONE. *La colonisation de la Nouvelle-France*, Paris 1905 (réédité par le Boréal-Express, au Canada, en 1970), p. 346.

3. SALONE, p. 447.

Sarrazin. Le premier, homme d'un robuste relief et de bonne race, fait figure de chef dans la région des grands lacs comme explorateur, interprète et trafiquant de fourrures. Il engage tout son prestige à pacifier les tribus indiennes querelleuses et rattache à l'empire français d'Amérique des étendues de territoires presque au-delà de la contrée des Illinois. Il est une des grandes figures d'explorateur et de diplomate de son époque. Tous les historiens sont unanimes à ce sujet. Le second, chirurgien-major dans les troupes, est l'homme de science qui se passionne d'anatomie, de botanique et de minéralogie sans négliger sa médecine, à une époque où la préoccupation principale est de faire reculer la forêt au profit de l'agriculture et de trafiquer des fourrures. Tous deux réclament plus qu'un bref rappel de leurs faits et gestes.

L'admirable vie de Nicolas Perrot. — Nicolas Perrot passe en Nouvelle-France vers 1660 comme donné des Jésuites. Il est alors âgé de 17 ans. En travaillant avec les missionnaires de la compagnie de Jésus, il visite les tribus indiennes et il apprend leurs dialectes qu'il parvient à maîtriser parfaitement. En 1665, il se rend chez les Peteouatamis et les Renards. Après avoir formé une société commerciale en 1667, il rejoint en canot les diverses nations de la Baie des Puants (Green Bay) et du Wisconsin, gagne l'amitié des tribus indiennes et fait la traite des fourrures, dont il ne tire pas grand bénéfice.

Le 3 septembre 1670, l'intendant Talon l'envoie comme interprète pour accompagner Daumont de Saint-Lusson « au pays des sauvages Outaouas, Nez-percés, Illinois et autres nations découvertes et à découvrir de l'Amérique Septentrionale du côté du Lac Supérieur ou Mer Douce pour... prendre possession au nom du Roy de tout le pays habité et non habité... ». Les deux voyageurs se rendent, à l'automne, au lac Huron par la rivière Outaouais, le lac Nipissing et la rivière des Français. Ils passent l'hiver à l'île Manitoulin et, le printemps suivant, Perrot invite les tribus du Nord et les Nations de la baie des Puants, de plus de cent lieues à la ronde, à la réunion qui doit se tenir au Sault Sainte-Marie.

Les *Relations* des Jésuites de 1671¹ racontent la prise de possession du pays par Saint-Lusson, le 4 juin 1671 : « Tout le monde étant assemblé pour un grand Conseil public, et ayant choisi une éminence très propre à son dessein, et qui domine à la Bourgade des Saulteurs. Il (Saint-Lusson) y fit planter la croix et en suite arborer les armes du Roy, avec toute la magnificence dont il se put aviser.

1. TWAITES, *The Jesuit Relations and allied Documents*, New York, Pageant Co., 1959, vol. 55, p. 106.

« La Croix fut publiquement beniste avec toutes les cérémonies de l'Église, par le Supérieur de ces Missions... Ensuite l'Escusson de France ayant été attaché à un poteau de Cèdre, fut aussi élevé au dessus de la Croix, pendant qu'on chantait l'Exaudiat et qu'on priaït en ce bout du Monde pour la personne Sacrée de sa Majesté. Après cela, monsieur de saint Lusson gardant toutes les formes ordinaires en pareille rencontre, prit possession de ces païs, l'air retentissant des cris redoublés de vive le Roy et de la décharge des fusils, avec la joye et l'étonnement de tous ces peuples qui n'avoient jamais rien veu de semblable. »

Le 11 novembre 1671, Nicolas Perrot signe un contrat de mariage avec Madeleine Raclot dont il aura douze enfants, et en 1677, il établit sa famille dans une ferme à Bécancour. Ses devoirs familiaux ne l'empêchent pas pour autant de poursuivre ses voyages dans l'Ouest, jusqu'en 1698.

En 1684, le gouverneur de Québec, le marquis Le Febvre de La Barre, fort de l'influence de l'interprète, lui confie la mission d'amener les nations indigènes de l'Ouest à participer à la guerre projetée contre les tribus iroquoises. Perrot parvient à conduire les guerriers à Niagara, pour les joindre à l'armée du gouverneur, lorsqu'il apprend que la paix est signée par La Barre. Les Indiens retournent mécontents dans leurs pays, sans avoir eu à combattre. En 1685, Nicolas Perrot est nommé commandant en chef de la baie des Puants et des pays voisins. Il parvient à rétablir la paix entre les Renards d'une part, les Sioux et les Sauteux d'autre part. Ces derniers avaient été battus dans une première rencontre et se préparaient à venger leur défaite. La fille d'un chef sauteux était retenue captive depuis un an chez les Renards qui avaient décidé de la brûler pour venger la mort d'un de leurs chefs tués par les Sauteux. Assuré de son crédit auprès des Renards, Perrot alla seul dans leur village et demande la liberté de la captive qu'il rendit à son père, à condition que toute hostilité cesse contre les Renards.

Perrot, surnommé alors *Metaminens*, « l'homme aux jambes de fer », remonte la rivière des Renards, franchit le portage qui sépare la rivière des Mascoutins et du Wisconsin, descend ce fleuve jusqu'au Mississipi qu'il remonte jusqu'au territoire occupé par les Sioux où il construit le fort Saint-Antoine. A son retour à la baie des Puants, il réunit les Indiens et les Français pour aller combattre la tribu iroquoise des Tsonnontouans. Il prend part à la destruction des villages ennemis. En 1688 il sert d'interprète au traité entre le gouverneur et le chef onontagué Otreouti qui promet la neutralité des tribus des Onontagués, Goyoguins et Oneiouts. L'année suivante, il construit le fort Saint-Nicolas à l'embouchure du fleuve Wisconsin

et prend possession d'immenses territoires dans la région du lac Supérieur, au nom du roi de France. Il s'établit en 1692 parmi les Indiens de Marameg « pour mettre entre les Miamis et les autres nations qui pourraient recevoir les propositions des anglais une barrière qui détruise tous les desseins ». Dans la suite, il travaille à maintenir la paix entre les tribus, en leur conseillant de se battre plutôt contre les Iroquois alliés des Anglais. Il le fait même au péril de sa vie, puisqu'il fut, par deux fois, tout près d'être brûlé au bûcher, une fois chez les Mascoutins et ensuite chez les Miamis.

A la suite de la suppression des permis pour la traite des fourrures, en 1698, il s'établit définitivement sur sa ferme à Bécancour, non loin de Nicolet. Accablé par ses créanciers et ruiné, il demande au ministre Jérôme Phélypeaux une pension en récompense de ses longs services pour la cause française, mais on la lui refusa.

Il écrivit ses « *Mémoires sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique Septentrionale* », document adressé à l'intendant Michel Bégon et qui fut publié par le jésuite Jules Tailhan (Leipzig et Paris, 1864). Cet ouvrage, sans aucune prétention littéraire, apporte des renseignements nombreux et exacts sur les tribus indiennes de l'époque. Nicolas Perrot est décédé le 13 novembre 1717 à l'âge de 74 ans et fut inhumé à Bécancour. Son œuvre ne fut pas appréciée, même de son vivant. Mais au moment où l'alliance était essentielle avec les nations indiennes de l'Ouest pour conjurer le péril des tribus iroquoises complices des Anglais des treize colonies américaines, Nicolas Perrot fut un des meilleurs artisans de la prédominance française en Amérique.

Un savant : Michel Sarrazin. — Michel Sarrazin est né à Nuits, le 5 septembre 1659. Il vient en Nouvelle France à titre de chirurgien de la marine. Le 12 septembre 1686, le gouverneur Brisay de Denonville le nomme chirurgien-major des troupes, nomination ratifiée par décret de Versailles, le 16 mars 1691. Sarrazin, paraît-il, eut quelque velléité d'embrasser l'état ecclésiastique, mais on ne lui reconnut aucune marque de vocation. En 1693, il rentre en France où il poursuit des études médicales pendant trois ans. Il fréquente le Jardin des Plantes, le futur Museum d'histoire naturelle où il s'initie à la botanique. Docteur en médecine, il revient au Canada en 1697. Il se livre à ses activités médicales, mais il explore aussi systématiquement la flore, la faune et les minéraux du pays. A plusieurs reprises, il contracte les maladies contagieuses de ses patients. L'Académie Royale des Sciences, réorganisée par Louis XIV, l'accepte comme membre correspondant et il fournit des spécimens de ses recherches. Il s'intéresse à l'étude anatomique des plantes et des animaux.

Des dissections attentives d'animaux du Canada font l'objet de communications à l'Académie qui publie en partie ses travaux. Il fait l'anatomie du castor, du carcajou, du rat musqué qu'on appelle ici le rat d'eau, du veau-marin et du porc-épic. Il herborise et envoie en France des plantes qui font toujours partie du Museum d'histoire naturelle. Son œuvre écrite, publiée en partie, révèle chez lui une étude sérieuse des espèces végétales.

Michel Sarrazin retourne en 1709 en France où il séjourne pendant plus d'une année. A son retour, encore célibataire, il pense au mariage. Le 20 juillet 1712, à l'âge de 53 ans, il épouse à Montréal Marie-Anne Hazeur, âgée de 20 ans. Sept enfants sont issus de ce mariage dont trois meurent en bas âge. Le médecin laisse à sa mort son épouse âgée de 42 ans, deux fils et deux filles. L'aîné des garçons, Joseph-Michel, se rend à Paris pour ses études et meurt prématurément de la petite vérole, le 22 septembre 1739. Claude-Michel va en France après ses études au Séminaire de Québec, songe à la prêtrise et se lance enfin dans la carrière des armes. Il prend part au siège de Bergen-Op-Zoom en Hollande, en 1741 et meurt à Paris en 1809. Marie-Jeanne meurt à l'âge de 19 ans. Charlotte-Louise-Angélique, la seule qui soit demeurée au Canada, épouse en 1746 à l'âge de 19 ans, Jean-Hippolyte Gaultier de Varennes et meurt le 16 juillet 1793.

Sarrazin appartient à l'aristocratie de la colonie. Il y joua un rôle important et, selon le témoignage de Jacques Rousseau¹, « il peut se comparer même avantageusement à la plupart des biologistes anglais et français du Canada au XIX^e siècle ». Il avait deux frères demeurant à Nuits, l'un prêtre et l'autre, le procureur Claude Sarrazin, tous deux décédés en 1731.

5. *Les spécialistes des forges.*

L'apport le plus notable et aussi le plus original de la Bourgogne, au XVIII^e s., fut celui des ouvriers spécialisés pour les Forges Saint-Maurice, situées à deux lieues et demie de Trois-Rivières, en plein cœur de la Province de Québec.²

On ressentait l'urgence d'exploiter les gisements de fer que des expertises avaient inventoriées. Cependant il fallait des capitaux, une main-d'œuvre experte dans le travail des forges, des hommes entraînés à la fabrication du charbon de bois. Les Canadiens enrichis étaient peu nombreux et la main-d'œuvre inexistante.

1. DBC, II, 626.

2. Cf. Benjamin SULTE, *Les Forges Saint-Maurice*, Mélanges historiques, 6^e vol. (1920).

François Poulin, sieur de Francheville, canadien de naissance — et non pas seigneur de Francheville près Saint-Seine-l'Abbaye, comme l'affirme Emile Demaizière — eut l'idée de tenter l'exploitation des dépôts de minerai dans sa seigneurie de Saint-Maurice. Né en 1696, François Poulin avait connu des succès en affaire. Il avait amassé une petite fortune de 30 000 livres, montant assez imposant pour l'époque mais insuffisant pour se lancer dans une telle aventure. Il jugea bon d'ennoblir son nom en y ajoutant celui de Francheville, porté par le premier époux de sa grand'mère. — Le premier ancêtre au Canada, Marin Terrier de Francheville, natif de Grandmesnil en Normandie, fut pris par les Iroquois lors du combat de la banlieue de Trois-Rivières, le 19 août 1652, et brûlé dans leurs villages (Twaites, 37, 112 et 38, 58). Sa femme épousa en secondes noces Maurice Poulin ; le fils aîné de Marin de Francheville, Pierre, embrasse l'état ecclésiastique et participe activement à la défense de la Rivière-Ouelle contre les soldats anglais de Phipps en 1690.

François Poulin remet en 1729 à l'intendant Hocquart un projet d'établissement d'une forge dans sa seigneurie de Saint-Maurice. Il demande la permission d'ouvrir les mines à ses frais et dépens dans l'espace de deux ans, en retour du monopole d'exploitation dans un territoire de huit lieues, allant de la seigneurie d'Yamachiche à celle du Cap-de-la-Madeleine y comprise, et le droit de fabriquer toute espèce de fer et d'en faire le commerce. Le placet de Louis XV lui fut accordé par brevet, le 25 mars 1730¹.

Le hardi négociant se rendait compte des difficultés et fit preuve de prudence. Son intention était d'établir une entreprise solide et durable : on ne pouvait l'en blâmer. Il demanda donc au ministre de lui envoyer deux fondeurs compétents avec deux caisses d'outils. Les ouvriers arrivèrent à la fin de l'automne 1731 et se mirent à l'œuvre dès le printemps suivant. Le produit sembla de bonne qualité, se forgeant facilement comme celui de Suède et, battu à froid, il était doux comme le fer d'Espagne.... On s'en servit d'abord pour fabriquer quelques menus articles, comme des clous à cheval, et on en envoya des morceaux en France².

Bien renseigné sur la qualité du minerai, Francheville songea à s'inspirer des méthodes rudimentaires des forgerons de la Nouvelle-Angleterre, pour éviter de trop grosses dépenses. Le procédé en usage dans les colonies américaines consistait « à faire fondre le minerai dans un foyer semblable à celui dont se servaient les forgerons. Un

1. BRH, 1915, p. 83.

2. AC, Corr. Gen. C II A, vol. 58, p. 105.

canal pratiqué au-dessous de l'endroit où l'on plaçait le minéral, entraînait les impuretés et ne laissait qu'une masse de fer tout raffiné qui était mis en barre immédiatement sur l'enclume et au marteau. On pouvait, en trois heures de temps, tirer cinquante livres de fer de cent cinquante livres de minéral¹ ». Le forgeron Labrèche fut envoyé outre-frontière pour étudier les modes de fabrication.

Le résultat fut satisfaisant. Mais l'usine était embryonnaire et les fonds baissaient. Plus de 10 000 livres avaient été dépensées. Il devenait nécessaire d'engager de forts capitaux pour aménager la forge, faire venir de France, à grands frais, les outils nécessaires, comme marteaux et enclumes, et surtout s'assurer une main-d'œuvre compétente, des plus chères. Francheville sollicita du roi une avance de 10 000 livres, ce qui lui fut accordé, et il intéressa à son entreprise quelques notables de Québec et de Montréal avec lesquels il forma une compagnie sous le nom de « Francheville et Cie ».

Au début de 1733, le directeur était optimiste, mais il dut se rendre à l'évidence. Les résultats étaient décevants après deux mois de travail ardu et les finances étaient à sec. L'équipement n'était pas valable ; l'enclume, les soutiens du gros marteau, les soufflets manquaient de solidité. De plus il manquait toujours des ouvriers compétents qui auraient « assez de génie pour entretenir les mouvements de la forge, rétablir ceux qui pourraient s'y trouver dérangés et ajouter ceux nécessaires pour la perfectionner² ». Pour comble de malheur, François Poulin de Francheville meurt à Montréal, le 30 novembre 1733. La compagnie résolut néanmoins de continuer l'exploitation, même si la mort de Francheville l'avait fortement ébranlée. Les directeurs firent appel de nouveau à la France et l'intendant Hocquart demanda avec insistance au ministre Maurepas l'envoi de spécialistes aptes à renflouer la forge.

Un jeune maître de forge : Pierre-Olivier de Vezin. — Au commencement de 1735, un jeune expert, Pierre-Olivier de Vezin, propriétaire d'une forge à Sionne près de Joinville³, en Champagne, fut envoyé par la Cour de Versailles. Le jeune maître de forge acceptait de s'expatrier pour un salaire annuel de 2 400 livres dont la moitié était payable d'avance et le roi lui accorda une gratification de 1 200 livres pour ses frais de voyage à Paris et ensuite de Champagne au port d'embarquement. Olivier de Vezin arriva à Québec, le 3 septembre 1735.

1. Noël FAUTEUX, *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, 1927, I, p. 59.

2. AC, Corr. Gen., série B, vol. 62, 8-9.

3. Sionne (Vosges, cant. Coussey), à une quarantaine de kilomètres de Joinville, faisait partie de la province de Champagne.

Il procède à un inventaire nouveau des terrains miniers et des sites les plus appropriés et se prononce en faveur du site choisi par Francheville. Le bois est abondant, les dépôts de minerai sont riches, la castine et pierre de construction faciles à trouver dans les environs et le débit du ruisseau suffisant pour actionner les mouvements et les souffleries. Tout enthousiaste, le sieur de Vezin oublie sa forge en France et offre d'entrer dans une compagnie qui édifierait un établissement convenable et qui utiliserait les procédés de fabrication en usage en France. Tout était à refaire.

Les premiers sociétaires, ayant épuisé les fonds, annulèrent leur contrat de société, le 23 octobre 1735, et deux d'entre eux, François-Etienne Cugnet et Ignace Gamelin, proposent de réorganiser avec Olivier de Vezin l'établissement des Forges moyennant des subsides. Le roi consentit à prêter les 100 000 livres demandées, à condition d'être remboursé, en fer et en argent, en trois versements annuels à partir du moment de l'ouverture officielle. De plus, le ministre Maurepas annonçait l'envoi d'un autre maître de forge, Jacques Simonet, expert dans le métier. Ce maître de forge exigeait un intérêt égal aux autres associés et un salaire suffisant pour compenser l'abandon de sa forge.

Le recrutement des Bourguignons. — Les perspectives étaient brillantes. Jacques Simonet s'embarque en 1736 à destination de Québec. Vezin et Simonet se mettent au travail. On ouvre des chemins, construit des fondations, choisit un emplacement pour le fourneau, la forge, l'affinerie et la chaufferie. La même année, Simonet retourne en France à l'automne, pour recruter les ouvriers en Haute-Bourgogne, Champagne et Franche-Comté. Les ouvriers, la plupart de Bourgogne, arrivèrent au Canada, en 1737. Ils étaient au nombre de « 50 hommes, tant femmes qu'enfants ».

On compte, parmi eux, *Laurent Girardeau*, dont le père est laboureur à Préfontaine ; *Joseph Aubry*, marié à Antoinette Guény et qui amène avec lui ses trois enfants ; *Michel Chaillé*, nouvellement marié à Marie-Anne Godard, de la région de Rochefort-sur-Brevon ; *Pierre Chaillot*, de Seurre-sur-Saône ; *Jean Dautel*, de Saint-Seine-sur-Vingeanne, dont le père était chauffeur à la forge de ce lieu ; *Nicolas Dautel* ; *François Godard*, marié à Gabrielle Viard (ils sont venus avec leurs quatre enfants) ; son frère ou cousin *Charles Godard*, chauffeur aux forges Saint-Maurice ; *Jean Mantenet*, de Nesle-et-Massoult, qui se marie au Canada ; *Pierre Martin*, marié à Catherine Chaillé, et leurs deux enfants ; *Pierre-François Michelin*, époux de Claire Filet, et leur fille Louise ; *Antoine Petit*, de Duesme ; *Louis*

Tourtocheaux, de Vaux-Saules, sa femme Anne Raffay et leurs trois enfants ; et peut-être le fondateur *Jacques Lardier*, dont on perd la trace après 1742, et un nommé Gauchereau « qui demande de retourner en France. »

Il est à noter que le lieu d'origine donné dans les actes de mariage au Canada ou encore dans d'autres documents indique très souvent le lieu de travail au moment du départ et non le lieu de naissance. Les contrats d'engagement sont introuvables au Canada et à La Rochelle ; ils sont peut-être dans les minutes de notaires aux Archives de la Côte-d'Or. Jacques Simonet avait reçu en France « 14 000 livres pour l'engagement des ouvriers »¹ et il avait aussi emprunté à La Rochelle « trois mille quatre vingt et une Livres quinze Sols à Madame Matthey et Sept Cent soixante dix livres de Mr Pascaud, négociant de la ville »².

La traversée du « Jason ».

Les ouvriers sont embarqués sur le vaisseau du roi « *Le Jason* ». Le navire, après avoir rallié l'île d'Aix le 13 avril et avoir été armé à Brest, mettait à la voile, le 10 juin 1737, partant de La Rochelle, sous le commandement de Jean-Baptiste-Louis Du Quesnel. Il portait à son bord 280 hommes d'équipage, et, parmi les passagers, l'intendant Hocquart, Jacques Simonet, ses ouvriers et leur famille et 23 faux sauniers. Ce vaisseau avait été construit au Havre, en 1723-1726. Il était considéré comme un navire de quatrième rang, avait une longueur de quille de 126 pieds pour une longueur totale de coque de 135 pieds, une largeur de 35 pieds et 6 pouces et un déplacement de 750 tonnes. La petite vérole s'était déclarée à bord, dès avant le départ, apportée par un matelot de Rochefort que Du Quesnel fit débarquer. 50 personnes furent atteintes de la maladie durant le voyage dont 3 moururent en mer.

Le voyage dura 60 jours. Traversée dure et peu alléchante pour des gens sans expérience de la mer, pour la plupart, et qui vivaient le plus souvent dans l'entrepont fermé pour se garantir contre vagues et vents.

L'intendant Hocquart raconte, dans une lettre à Maurepas³, l'aventure extraordinaire qui leur arriva, le 11 juillet, à 5 heures du soir, aux abords de Terre-Neuve. Le navire voguait à travers une brume très épaisse. Les vents soufflaient du sud-est. Le commandant croyait naviguer au sud du Banc à Vert, loin des rives de Terre-Neuve.

1. AC, Corr. Gen. C II A, vol. 112, p. 168.

2. AC, Corr. Gen., C II A, vol. 112, p. 105.

3. AC, Corr. Gen., C II A, vol. 67, p. 159-161.

Tout à coup, les matelots de garde de l'avant crièrent : Navire ! Au travers de la brume, de l'avant et à babord, ils virent un rocher escarpé et, au pied de ce rocher, des brisants. L'équipage manœuvre malgré son effroi, les voiles sont mises sur le mât, on met les socs, on contrebrasse, on dispose les avirons de galère à la Sainte-Barbe pour pousser au large, et le vaisseau court de l'avant, laissant le rocher derrière lui, « si près qu'une chaloupe avec ses avirons n'aurait pas passé entre les deux ». On était sous le morne du Chapeau Rouge, à l'extrémité de la Baie de Plaisance. « Tout cela s'est passé en moins de temps que je n'ai l'honneur de Vous l'écrire », ajoutait Hocquart encore sous le coup de l'émotion. Le naufrage avait été évité de justesse.

Le Jason arriva à Québec, le 8 août 1737 et les ouvriers furent dirigés vers Trois-Rivières.

L'évolution difficile. — Il serait trop long de décrire l'évolution difficile de cette industrie des Forges, les extravagances dans les constructions qui coûtèrent plus de 250 000 livres, les insuccès dans la production, l'avalanche des plaidoyers interminables et acides des sociétaires qui se justifient en battant la coulpe sur la poitrine des autres, les récriminations des ouvriers dont les salaires tardent et qui sont d'abord payés en marchandises. La compagnie dut remettre son privilège au roi et la Cour de Versailles décréta, le 1^{er} mai 1743, le retour des Forges au domaine royal. Malgré toutes ces mésaventures, la production des Forges marqua un progrès certain, si bien qu'à l'automne de 1747, la production atteint un record d'un million de livres pesant. Les Forges produisirent des poêles, des chaudrons, des marmites, des fers à repasser des haches, et aussi des pièces pour l'équipement des vaisseaux du roi construits dans les chantiers maritimes de Québec.

En 1763, elles deviennent possession britannique et connaissent de grands développements jusqu'à leur déclin au milieu du XIX^e s. Au moment de la conquête anglaise, les Forges avaient belle allure. Le village possédait une chapelle en bois rond, une grande maison, trop grande pour les besoins, bâtie de pierre solide, au long toit percé de cinq têtes de cheminées, un magasin général bien fourni. Les bâtiments réservés à l'industrie étaient imposants : la forge haute, en pierre, avec halle à charbon et magasin ; la forge basse, en bois, avec ses annexes, un martinet attaché à la forge basse, un haut fourneau avec moulerie et halle à charbon, une boulangerie, une écurie de cent onze pieds de long, six hangars, six maisons « de pièces sur pièces » et dix-sept baraques servant à loger les ouvriers¹.

1. RAHF, V, 161-162.

Malgré les difficultés que connurent les Forges, surtout à leur début, elles demeurent la première industrie lourde établie au Canada, et par des Bourguignons.

6. *Les hommes d'Eglise.*

Notons, en terminant, les noms des hommes d'Eglise venus de Bourgogne et qui furent tous des hommes de bonne renommée : les trois prêtres, *Jean-Bernard de Reclaine* (Reclaine, Reclesne), attaché au Séminaire de Québec, *François Fillon*, d'Autun, et *Anatolde Royer*, d'Auxerre ; les trois sulpiciens, *Robert-Michel Gay*, missionnaire chez les Indiens, *François Picquet* de Bourg-en-Bresse qui après le traité de Paris, en 1763, va mourir à Verjon en passant par la Louisiane, *François Seguenot* de Rouvray ; les cinq jésuites, *Philibert Noyrot*, d'Autun, homme entreprenant et infatigable qui périt dans un naufrage près de l'Ile du Cap-Breton à l'âge de 37 ans, *Jean-Baptiste Maurice*, de Passy, missionnaire de la Côte Nord et mort jeune, *Augustin Leblanc*, d'Auxerre, qui fut missionnaire chez les Abénakis et retourne à Beaugency, *Jean-Pierre de la Chasse* d'Auxerre, qui fut supérieur des missions jésuites au Canada et, le plus célèbre de tous, *Pierre-Joseph-Marie Chaumonot*, de Châtillon-sur-Seine.

Nous ne croyons pas nécessaire de souligner que le répertoire des Bourguignons émigrés au Canada, que nous avons compilé, est forcément incomplet. Quelques-uns nous ont certainement échappé au cours de nos recherches. Peu importe. On pourra toujours compléter, à mesure que nos archives seront mieux inventoriées, surtout les actes de notaires. D'autre part, il fallait bien tenir compte des imprécisions et des déformations phonétiques des noms de lieu d'origine dans les actes de mariage et autres documents officiels. Et, faut-il le dire, il y a aussi les difficultés nombreuses pour un ami canadien de la lointaine Bourgogne, d'identifier avec précision les communes et les limites de la Province. Comme le déclare M. Jean Richard dans son *Histoire de la Bourgogne*, en citant Maurice Chaume « La Bourgogne a un centre, mais point de frontières », limites encore mal définies au XVIII^e s., très tôt remises en question¹. Nous nous en sommes tenu à la *Description du Duché de Bourgogne* de Courtépée², éliminant ainsi de notre inventaire des noms quelquefois célèbres, comme Claude de Ramesay, seigneur de La Gesse, Montigny, et

1. JEAN RICHARD, *Hist. de la Bourgogne*, Paris, Presses Univ. de France, collection « Que sais-je ? », p. 5.

2. COURTÉPÉE et BÉGUILLET, *Description générale et particulière du Duché de Bourgogne*, nouv. éd., Paris 1967, 4 vol.

Bois-Fleurant que l'on considère communément ici comme Bourguignon¹ et qui était plutôt originaire de Champagne.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé le sujet. Loin de là. Il reste beaucoup à faire. Tout au plus nous sommes-nous fixé l'objectif de susciter plus d'intérêt à l'endroit de ces émigrés bourguignons dont l'apport à la formation de notre nation canadienne française offre tout de même une certaine importance. Nous serions satisfait du résultat de nos recherches compilées dans cette modeste étude, si celle-ci pouvait inciter d'autres chercheurs, tant en Bourgogne que chez nous, à compléter ces notes.

Albertus MARTIN.

Evêque de Nicolet.

Liste alphabétique des émigrants

En dehors des ouvrages cités dans la note liminaire, voir aussi Emile DEMAIZIÈRES, *Les colons et émigrants bourguignons au Canada aux XVII^e et XVIII^e s.*, dans *Revue de Bourgogne*, 1923, p. 513-519.

AILLEBOUST (Louis d'), né vers 1612 à Ancy-le-Franc, près de la frontière de l'Yonne et de la Côte-d'Or, fils d'Antoine, sieur de Collonge². Il arriva en Nouvelle-France en 1643 avec son épouse Marie-Barbe de Boullogne, qu'il avait épousée à Paris, mais qui était originaire de Ravières, près d'Ancy-le-Franc. Ingénieur de profession, Louis d'Ailleboust construisit les bastions du fort de Ville-Marie (Montréal), puis le fort de Trois-Rivières, et contribua beaucoup à maintenir le moral des colons en butte aux attaques iroquoises. Le 2 mars 1648 il succédait à M. de Montmagny comme gouverneur-général, « et fit face avec une fermeté et une clarté de jugement peu communes à toutes les difficultés et à tous les périls » (DBC, I, 45). Il conserva le poste de gouverneur jusqu'en 1651. Revenu à la vie privée, il s'intéressa de plus en plus au développement de la colonie et construisit plusieurs redoutes aux environs de Québec et de Montréal. Il mourut à Ville-Marie le 31 mai 1660. Son épouse se retira ensuite chez les Hospitalières de Québec et mourut le 7 juin 1685. Louis d'Ailleboust avait obtenu la châtellenie de Coulonges, où il demeura, et aussi le fief d'Argentenay, noms qui lui rappelaient ses origines bourguignonnes. Le couple n'eut pas d'enfant. Son domaine de Coulonges fut acquis par le gouvernement et fut la résidence des lieutenants-gouverneurs de la province de Québec, jusqu'à ce qu'elle fut incendiée en 1967.

Ajoutons qu'une sœur de Madame d'Ailleboust, Philippine-Gertrude de Boullogne, probablement née elle aussi à Ravières, accompagna le couple en Nouvelle-France. Elle rentra chez les Ursulines de Québec en 1647.

1. DBC, II, p. 569.

2. Collonge-la-Madeleine, dans la région d'Autun. Cf. J. RICHARD, *Un Bourguignon, gouverneur du Canada*, dans *Ann. de Bourgogne*, 1962, p. 66.

AILLEBOUST DES MUCEAUX (Charles-Joseph d'), neveu de Louis, fils de Nicolas et de Dorothee de Manthet, de Collonge-la-Madeleine. Il accompagna son oncle en 1648 à la suite d'un voyage de ce dernier en France. Militaire de carrière, il fut mis à la tête d'un groupe de colons, appelé « le camp volant », pour tenir tête aux Iroquois dans la région de Montréal. Il devint par la suite gouverneur intérimaire de Montréal, juge civil et criminel, commerçant de fourrures, etc. Il épousa à Québec en 1652 Catherine, fille de Pierre Le Gardeur de Repentigny, qui lui donna quatorze enfants. Ses transactions financières ne l'ont pas enrichi, car le gouverneur Frontenac lui obtint du Roi en 1681 une pension de 150 livres pour le soutien de sa famille. Il mourut à Montréal le 20 novembre 1700. Il est le premier ancêtre canadien des d'Ailleboust de Saint-Vilmé, de Manthet, de Périgny, etc. Quelques-uns de ses descendants, officiers militaires, furent faits Chevaliers de Saint-Louis.

ARVISÉ (ARVISET) (Jean-Baptiste), fils de Félix et de Françoise Bourceré, de Broin. Il épouse Geneviève Gautier (Jean-Baptiste et Catherine Lemay) aux Forges Saint-Maurice, le 4 février 1755. Plusieurs enfants. (DGFC. II, 55.)

AUBRY (Jean), originaire de Châlons (? au mariage de son fils Simon, on écrit « Deschalons » ; serait-ce d'Échalot ?). Marié en France à Antoinette Guény, fille de Nicolas et de Jeanne Pilois. Il amène avec lui trois enfants : Marguerite, Simon et Jacques. Marguerite épouse en 1751 à Yamachiche Pierre Pineau ; en 1748 Simon épouse à Trois-Rivières Marie Beudet ; Jacques épousa en 1749 à Trois-Rivières Antoinette Beudet, sœur de la précédente. Une fille Angélique, née le 7 décembre 1739 épouse à Trois-Rivières le 1^{er} juin 1757 François Grenier. Jean Aubry était maître-charbonnier aux Forges Saint-Maurice. (DGFC, II, 67).

AUBRY (Joseph), fils d'Etienne et de Jeanne Fleuret, originaire de Saint-Broing-les-Moines. Il arrive probablement en 1738 et il épouse à Trois-Rivières le 17 juin 1742 Marie-Josephte Chevrefils (Louis et Geneviève Paillart). Employé aux Forges Saint-Maurice (DGFC, II, 67). Deux frères de Joseph sont nés à Saint-Broing-les-Moines : Claude (27 août 1716) et Jean (3 avril 1718).

BALARD (BALLARD) (Louis), dit Latour. Né vers 1649, fils de feu Pierre et de Sébastienne Pillin, de la paroisse cathédrale Saint-Lazare, ville d'Autun. Il épouse à Québec le 14 avril 1676 Marguerite Migneron, veuve de François Meunier. Balard s'établit à La Pointe-aux-Trembles de Québec où il possédait en 1681 douze arpents en culture et une vache. En 1691, il habitait Cap-Saint-Ignace où il fut inhumé le 19 mars 1725. Neuf enfants (RAPQ, 1933-34, p. 463, et DGFC, 1,23).

BAYOLLE (Nicolas), originaire de Dijon, homme de travail, recruté par Nicolas Le Creux et arrivé sur *Le Saint-Jehan* en 1636 à La Hève, en Acadie. Selon Godbout, (MSGCF, 1,28) il n'est pas improbable que Nicolas Bayolle soit le père de Barbe Bayolle, née en 1631 et mariée vers 1649 à Pierre Comeau.

BAZIN (Antoine), dit Argencour (Agencourt ?), soldat de Berry, natif de Bourgogne, entré à l'Hôtel-Dieu de Québec en avril 1757 (Registre des malades, MSGCF, 5,45).

BELLOGET (BELLORGET) (Urbain), fils de Jean et de Marie Bouvier, de Saint-Etienne, diocèse de Langres. Il épouse à Québec le 20 avril 1716 Marie-Madeleine Soulange. (DGFC, II, 213.)

BENOIT (Claude), dit Labonté, fils d'Imbert et d'Antoinette Bigoulet, de Cersy, dans le Mâconnais (ou peut-être Sery-sur-Yonne). Tanguay dit « De Seray ». Il épouse Suzanne Stebbens à Chambly le 26 janvier 1761 (contrat Grisé, 25 janvier). Suzanne Stebbens était la fille de Joseph et de Marguerite Sansoucy et la petite-fille de John Stebbens, de la Nouvelle-Angleterre. Ce dernier fut amené captif au Canada avec sa famille lors du raid-surprise effectué le 29 février 1704 par Hertel de Rouville avec 50 Canadiens et 200 Indiens abénaquis et iroquois contre le village de Deerfield, lequel fut mis à sac. John Stebbens eut probablement la vie sauve parce que sa fille, Abigaïl, venait d'épouser un aventurier coureur de bois, Jacques de Noyon¹. (DGFC, II, 320 ; DBC, II, 295.)

BERNARD (Pierre), fils de Jean et de Jeanne Bourguilla, de Saint-Marc-sur-Seine, diocèse d'Autun. Il épouse à Québec le 22 novembre 1756 Félicité Dion (fille de Pierre et de Marie-Ursule Lessard). Six enfants dont quatre morts en bas âge. Louise-Félicité, bapt. le 6 septembre 1759, épouse le 9 février 1795 Pierre Naud à Deschambault (DGFC, II, 240).

BEURNONVILLE (Antoine), dit Bourguignon, sergent, né vers 1703, fils d'Edme et de Marie Vistar, de la paroisse Saint-Pierre, ville d'Auxerre. Il épouse à Montréal le 30 juin 1732 Charlotte Brazeau (Charles et Geneviève Quenneville). Trois filles mariées. (DGCF, II, 270).

BICAU (Hilaire), de Dijon ; laboureur recruté par Nicolas Le Creux et arrivé sur *Le Saint-Jehan* en 1636, à La Hève, en Acadie. (MSGCF, I, 19-30, et DBC, I, 453.)

BILLOT (François), dit Sanscartier, soldat du régiment de la Sarre, né vers 1726, fils de François et de Marguerite Poignant, au diocèse de Dijon. Décédé à Terrebonne le 11 février 1761.

BLAINVILLAIN (Anne), née en 1650, à Maligny, bailliage d'Arnay, fille de Guillaume et de Jeanne Légeraut. Elle arrive au Canada en 1671 et contracte mariage en janvier 1672 à Saint-Ours avec Louis Charbonnier, fils de Jean, bourgeois de Cognac, en Charente, et de Simone Bordine. L'acte de catholicité est introuvable, mais on possède son contrat de mariage signé sous seing privé le 1^{er} janvier 1762 devant Christophe Richard. Le 19 octobre 1677, un enfant, Pierre, est baptisé à Sorel. Anne Blainvillain est décédée en 1681 et, le 25 novembre de la même année, Louis Charbonnier épouse Barbe Celles-Duclos. Il est lui-même inhumé à Montréal le 13 janvier 1682. (FRNF, 188).

BOLEY (Lazare), soldat, fils de Laurent et de Marguerite Bertheau, de Semur-en-Brionnais, diocèse d'Autun. Il épouse Marie L'Enclus, le 14 novembre 1757 à Québec (contrat Barolet, 13 novembre). Un fils, Jacques, est baptisé à Québec, le 12 août 1758. (MSGCF, 5, 52 ; DGCF, II, 344.)

1. Emma-Louise COLEMAN, *New England Captives carried to Canada*, Portland (Maine), 1925, vol. 2, p. 118-138.

BONDY (René), compagnon-charpentier, originaire de Dijon. Il s'engage par contrat du 23 mars 1653, devant le notaire Pierre de la Fousse, de La Flèche, à servir à Montréal durant cinq ans. Il s'embarque le 20 juillet de la même année et arrive à Québec le 22 septembre (RHAF, 2, 62) Bénéficiaire du système d'assurance-santé établi par Pierre Bouchard le 3 mars 1655, moyennant une prime de cent sols par année « pour toutes sortes de maladies, tant naturelles qu'accidentelles, excepté de la peste, grosse vérole, de la lèpre, mal caduc et la litotomye ou opilation de la pierre jusqu'à une entière guérison, autant que faire se pourra » (RHAF, 20, 596). Il semble avoir quitté Montréal après 1655. (RAPQ, 1920-1921, 315).

BORNET (BORNAIS) (Gabriel), dit Francœur, soldat au régiment de Guyenne, compagnie Chassignol, né vers 1733 en Bourgogne, selon le registre de l'Hôtel-Dieu de Québec où il est admis pour soins en février 1757. Le 9 mars 1759 (greffe Deguire) « étant en garnison à Saint-Antoine, se voyant sur le point de partir pour la guerre et suivre son régiment, il teste... » (MSGCF, 5, 53.)

BOSSUA (Aimé), dit Bourguignon, soldat de la compagnie Courtemanche, fils de Jean et de Marie Guy, de Margency (?), diocèse d'Autun. Il épouse Madeleine Poirier le 23 janvier 1758 à Sainte-Anne du Bout-de-L'Île (Montréal). Une fille, Amable, est baptisée le 8 septembre 1764. (MSGCF, 5, 54 ; DGFC, II, 362.)

BOUILLET (Claude), sieur de Chevalet, soldat de la compagnie Lavaltrie, écuyer, noble sans fortune, baptisé le 29 août 1713, fils de Claude, écuyer, et d'Anne Charlent (Charleut ?), de Couches-les-Mines, diocèse d'Autun. Il épouse Marie-Catherine Aubin à Montréal le 26 novembre 1742 (contrat Simonnet, 25 novembre). Il eut huit enfants et décéda le 11 juillet 1751, à 39 ans. (BRH, 47, 209-211.)

BOUILLET DE LA CHASSAGNE (Jean), dit Chassagne, soldat, chevalier de Saint-Louis, né à Paray-le-Monial en juin 1654, fils de Godfroy (Gaudefroy) Bouillet et d'Anne Bertaud. Son père était avocat au Parlement, demeurant à Paray et seigneur du fief de la Chassagne. Jean Bouillet fut affecté au régiment de Navarre en 1672. Il en devint vite enseigne, puis lieutenant en 1675. En 1677, il est promu au grade de capitaine dans le régiment de Condé. En 1687, il obtient la direction d'une compagnie dans les troupes qui servent au Canada. En 1690 il est commandant au fort Lachine où, durant l'hiver suivant, il prend part à une poursuite contre les Iroquois. Sans cesser d'être effectivement capitaine dans les troupes de la colonie, il est nommé garde de la marine (au port de Rochefort) en 1693 et enseigne de vaisseau en 1695. Le 28 octobre 1699 il épouse à Montréal Marie-Anne Le Moyne, fille de Charles Le Moyne de Longueuil. Aucune descendance. Major au gouvernement de Québec en 1716, lieutenant de roi à Montréal en 1720, gouverneur de Trois-Rivières en 1726 et gouverneur de Montréal en 1730. Il fut inhumé dans cette dernière ville le 29 janvier 1733. Il avait été fait chevalier de Saint-Louis le 7 juillet 1711. Il était grand-oncle du précédent, Claude Bouillet. (DBC, II, 91.)

BOURGEOT (Quentin), né vers 1708, fils de Jean et de Claudine Boullé, de Saint-Martin, près de Chalon-sur-Saône. Il épouse Anne Chamard à Charlesbourg le 27 novembre 1735. Inhumé le 28 juillet 1780 à Lavaltrie. Neuf enfants, dont quatre meurent en bas âge (DGCF, II, 422).

BROSSIER (Edme), dit Châteauneuf, né vers 1729, boulanger, de la paroisse de Châteauneuf, bailliage d'Arnay, s'engage le 3 février 1758 envers le Père Prieur de l'Hôpital Royal de la Charité de Louisbourg, colonie de l'Isle Royale, — ce acceptant par le sieur Estienne Baujard, négociant de La Rochelle — pour trois ans, nourri, logé, chauffé, entretenu, passage aller défrayé et 80 livres en argent par an (Minutes Tardy, La Rochelle). Comme Louisbourg capitule le 28 juillet 1758 aux mains des forces anglaises, Brossier n'est probablement pas venu en Nouvelle-France proprement dite et on ignore tout de sa destinée.

CASENEUF (Claude), dit Jolicœur, né vers 1716. Soldat, Fils de Pierre et de Françoise Grègue, d'Arc-en-Barrois, diocèse de Langres. Il épouse Marie-Josèphe Chaslu dit Chantelon à Montréal, le 2 août 1741. (DGFC, II, 575).

CAZAL (Ambroise), dit Lalime, soldat de la compagnie de Lignery, né vers 1699, fils de Claude et d'Elizabeth Girardet, de Saint-Philibert-de-Gevrey, diocèse de Langres. Il épouse d'abord le 13 juin 1722 à Montréal Marie-Elizabeth Lecompte, puis en secondes noces le 17 février 1749, aussi à Montréal, Marie-Anne Lemire. Il eut plusieurs enfants et fut inhumé à Montréal le 13 mai 1754. (DGFC, II, 588.)

CHAILLÉ (CHAIGUÉ, CHAILLET) (Michel). Il avait épousé en France Marie-Anne Godard (François et Gabrielle Viard). Cette dernière était originaire de Rochefort-sur-Brevon. Le couple arriva en 1737 sur *Le Jason*. Sept enfants sont nés de ce mariage, tous au Canada. Chaillé était chauffeur aux Forges Saint-Maurice puis, en 1744, marteleur. (SULTE, p. 65, et DGFC, II, 599.)

CHAILLOT (Pierre), fils de François et de Claudine Graillard, de Seurre-sur-Saône. Arrivé au Canada en 1737 ou 1738. Il épouse à Trois-Rivières le 20 avril 1739 Marie-Catherine Marquet-Périgord (François et Louise Galarneau). Il était « faiseur de charbon » aux Forges Saint-Maurice. Il fut écrasé par un arbre dans sa cabane de charbonnier et inhumé le 30 septembre 1742 dans le cimetière des Forges. Il était âgé de 28 à 30 ans. Une fille posthume, Claire, naquit en novembre 1742. (SULTE, 65-66.)

CHAPUY (Joseph), horloger, fils de Jacques et de Marie-Anne Georgein, d'Auxerre. Il épouse à Québec le 24 juillet 1792 Marie-Anne Daniel. (DGFC, II, 622.)

CHAUMONOT (Pierre-Joseph-Marie), né le 9 mars 1611 à Châtillon-sur-Seine. Son père était « un pauvre vigneron », et sa mère « une pauvre fille d'un maître d'école ». Il entre au noviciat de la compagnie de Jésus à Saint-André, à Rome, le 18 mai 1662. Ordonné vers la fin de 1637, il quitte Rome pour se rendre au noviciat de Rouen où il fait son troisième an de probation et se prépare à la mission du Canada. Le 4 août 1639 il s'embarque à Dieppe pour le Canada et arrive à Tadoussac le 31 juillet. Il passe près de dix ans dans les missions huronnes, évite de justesse le martyre et fonde la mission huronne de Lorette, près de Québec, où se réfugient les Hurons pour fuir les Iroquois et se mettre sous la protection des Français. En 1688 il écrit son autobiographie. Spécialiste de la langue huronne, il est aussi l'auteur d'une grammaire huronne. Décédé à Québec le 21 février 1693. (DBC, I, 210-212.)

CHAUSY (Marie), née vers 1657, fille de Gaspard et de défunte Etiennette Frépé, de Notre-Dame-la-D'hors, à Auxerre (Tanguay écrit : « Notre-Dame-de-la-Rose »). Elle épouse à Québec le 2 octobre 1673 Michel Prézot dit Chambly (Marin et Marie Langlois, de Saint-Maclou de Rouen). Contrat de mariage par le notaire Rageot, le 18 septembre. Elle apporte des biens estimés à deux cents livres (FRNF, 205). Six enfants, dont deux morts en bas âge. (DGFC, I, 500.)

CHAVET (Joseph), soldat, fils de Jean-Pierre et de Catherine Thomas, de Seurre, diocèse de Besançon. Il épouse à Saint-Antoine-de-Chambly le 10 janvier 1757 Marie-Anne Paquet dit Larivière. Trois enfants morts en bas âge. (DGFC, III, 48.)

CHEVRIER (Joseph) dit Lajeunesse, fils de Jean et de Françoise Delan, de la province du Bugey, en Bourgogne. Il épouse à Pointe-Claire le 2 février 1761 Madeleine Cholet dit Laviolette. Cinq enfants dont trois fils et deux filles. (DGFC, III, 64.)

COLIN (Rose-Marie), née au bourg Despinay (Epernay ?), fille de feu Pierre et de Jeanne Duposteau. Arrivée au Canada en 1670. Après avoir signé un contrat de mariage — annulé peu après — avec Charles Milloin (contrat Becquet, 3 septembre 1670), elle épouse François de Guire la même année, dans la région du Richelieu. Elle apporte des biens estimés à 300 livres et, en plus, un don du Roi de 50 livres. (FRNF, 208.)

COLLERET (François), dit Bourguignon, fils d'Esme et d'Anne Gargner, d'Auxerre. Il épouse Marie Drapeau dit Laforge (Contrat Senet, 25 février 1718). Six enfants. (DGFC, III, 112.)

COPIN (Jacques), né vers 1706, fils de Claude et de Jaquette Couturier, de La Geneste, en Bresse Chalonnaise. Il épouse à Beaumont le 11 août 1742 Marie-Françoise Roy, veuve de Jean-Baptiste Filteau. Décédé à Saint-Charles (de Bellechasse) le 27 octobre 1756. (DGFC, III, 124.)

CORSIN (Jean), dit Prêt-à-boire, probablement soldat. Il est fils de Claude et de Jeanne Barrière, de la paroisse Notre-Dame de Bourg-en-Bresse. Il épouse Marie-Anne Bachan, le 29 septembre 1760, à L'Assomption. En secondes noces, il épouse Marie-Anne Mousseau, au même endroit, le 31 janvier 1763 et, toujours à L'Assomption, il épouse en troisièmes noces Marie-Charlotte Rasset, le 5 juillet 1773. (DGFC, III, 135.)

COURIER (Mathieu), dit le Bourguignon. Soldat de la compagnie de Jacques de Noray, sieur de Mesny. Né vers 1655, de Pierre et de Perrine Caïa, de Charentois, commune de Millery, diocèse de Dijon. Il s'embarque à La Rochelle en 1684, fait son service dans les troupes et prend part aux guerres contre les Iroquois. Licencié en 1697, il épouse à Trois-Rivières le 14 octobre de la même année une veuve de la Baie-du-Febvre, Madeleine Vanasse. Il acquiert à ce dernier endroit une terre de trois arpents de largeur du seigneur Jacques Lefebvre. Il eut quatre enfants dont deux fils : Antoine, qui n'a laissé que des filles, et un fils posthume, Joseph, ordonné prêtre le 30 avril 1730 par Mgr Dosquet, évêque de Québec. L'abbé Joseph Courier part le 8 mai 1730 pour la mission indienne des Tamarois, en Illinois, et décède à la Nouvelle-Orléans à l'automne de 1735, à trente ans.

COURTEAU (Pierre), né vers 1665, fils de Pierre et de Marthe Marchand, de Pontaubert, du bailliage d'Avallon. Il épouse à Sainte-Famille (Ile d'Orléans) le 25 juin 1691 Marie-Madeleine Saint-Denis. Descendance. Décédé avant 1720. (DGFC, III, 172.)

COUSIN (Claude), dit Châlons. Soldat du régiment de La Sarre, compagnie de Villars. Né vers 1718, il est fils de Claude et de Valentine Tartre, de Saint-Christophe, en Bresse chalonnaise. Il épouse à Saint-Henri-de-Mascouche le 6 octobre 1760 Angélique Truchon (contrat Coron, 27 septembre). Il était veuf de Marie Castiarine. Décédé le 3 octobre 1768. (DGFC, III, 177.)

COUTEAU (Jean), né vers 1738, sergent au régiment de Berry, natif de Dijon, fils de Claude et de défunte Jeanne Regauzie. Il épouse Reine Desrosiers, 19 ans, fille de feu Antoine Desrosiers dit Lafresnière, habitant de Dorvilliers, et d'Angélique Piette, (contrat Monmarqué, 13 septembre 1760). (MSGCF, 6, 45.)

COUTURIER (Pierre), dit Bourguignon, né vers 1665, fils de Michel et de Marie Guillier, d'Arc-en-Barrois, diocèse de Langres. Architecte de profession, il vint en Nouvelle-France vers 1697. Il se dit à la fois maître-maçon, tailleur de pierre, entrepreneur en maçonnerie. En 1705, il entreprend la construction du château de Ramezay et du premier couvent en pierre des Récollets à Montréal. En 1707 il obtient un contrat pour la construction du rez-de-chaussée de la nouvelle prison de Montréal. En 1712, il construit l'église de Boucherville (DBC, 2, 166). Il épouse Marguerite Payet à la Pointe-aux-Trembles de Montréal le 11 janvier 1700. Nombreuse descendance. Inhumé à Montréal le 8 janvier 1715. (DGFC, III, 190.)

DAUTEL (DHOTEL), D'AUTEL (Jean), né le 5 juillet 1716 à Saint-Seine-sur-Vingeanne, fils de Claude et d'Anne Gravelon. Son père était chauffeur à la forge de Saint-Seine. Deux frères et une sœur en France : Claude, né le 4 mai 1718 et décédé le 17 novembre de la même année ; Thomas, né le 9 novembre 1719 ; Marie-Marthe, née le 3 août 1722. Jean Dautel arrive sur *Le Jason* en 1737. Il est chauffeur aux Forges Saint-Maurice. Il épouse à Trois-Rivières le 2 mai 1739 Anne Godard, fille de François et de Gabrielle Viard. Sept filles et deux fils. (DGFC, III, 251.)

DAUTEL (Nicolas), probablement cousin ou du moins parent du précédent. Il est aussi employé aux Forges Saint-Maurice. Arrivé en 1737 sur *Le Jason*, il ne semble pas s'être marié au Canada. (SULTE, 64.)

DE CHAUME (André), né vers 1651, fils d'Antoine et de Simone Hénault, de Saint-Germain d'Auxerre. Il épouse Louise Lemelin à Québec le 16 novembre 1676. (DGFC, I, 165.)

DELORME (Jean-Baptiste), dit Deslauriers, fils d'Hubert (en 1721 fondeur au fourneau de Til Châtel) et d'Étiennette Guéneau. Arrivé probablement en 1738 pour prendre la charge de maître-fondeur aux Forges Saint-Maurice. Il épouse à Trois-Rivières le 31 janvier 1739 Charlotte Sauvage (François et Françoise Mouet). Quatre enfants sont nés de ce premier mariage. Le 19 avril 1751 il épouse à Batiscan Louise Frigon (François et Marie-Gertrude Perrot). Neuf enfants de ce deuxième mariage. (DGCF, III, 323.)

DE RECLAIRE ou plutôt DE RECLAINE (Jean-Bernard), né le 1^{er} novembre 1660 à Dijon, fils de Louis Derequeleine, chirurgien à Dijon, et de Madeleine Fleutelot. Prêtre du séminaire de Québec, décédé le 12 juillet 1724 et inhumé le lendemain dans la cathédrale de Québec, l'acte de sépulture dit « Il avait demandé d'estre mis dans sa fausse le visage prosterné contre terre par humilité, afin de faire amende honorable au saint Sacrement, jusqu'à la résurrection des morts, ce qui lui fut accordé ». (Registre mortuaire de l'Hôtel-Dieu de Québec, MSGCF, 5, 218.)

DESNOYERS (Denis), né vers 1703, il est fils de Jean et de Catherine Morel, de Saint-Philibert, ville de Dijon. Il épouse à Boucherville le 9 février 1728 Françoise Rougeau, veuve de Joseph Véronneau. (DGFC, III, 387.)

DESROCHES (Jean-Antoine), né vers 1621, fils de Jean Desroches, de Sainte-Lucie (?) aux environs d'Autun. Il épouse Françoise Godé à Montréal, le 18 novembre 1647. Nombreux enfants. Décédé le 23 août 1684. (DGFC, I, 191.)

DESSAINT (Godfroi), dit Sanscrainte, caporal dans les troupes, originaire de Saint-Bris-le-Vineux, diocèse d'Auxerre. Il épouse à Québec le 21 juillet 1749 Marie-Françoise Gadiou. (DGFC, III, 400.)

DESSUREAU (François), dit le Bourguignon, né vers 1633, fils de Jean et d'Anne Poraux, de Saint-Pantaléon-lez-Autun. D'abord fermier des terres des Jésuites dans la région de Québec, il s'établit ensuite à Batiscan où il épouse Marie Bouart (ou Bouard), veuve de Jacques Antrade. Huit enfants. Dessureau fut inhumé à Batiscan le 20 mars 1688, et sa veuve se remaria à Jean Boismené. (Contrat de mariage Dessureau-Bouart par Cusson le 3 mars 1672 ; DGFC, I, 192.)

DOUAIRE DE BONDY (Thomas), né vers 1636, fils de Thomas et de Barbe Régnier, de Saint-Germain d'Auxerre. Il épouse à Québec le 26 juillet 1656 Marguerite de Chavigny. Il se noie en 1667 près de l'île d'Orléans. Descendance. (DGFC, I, 198.)

DOUGLASS (François-Prosper), né vers 1727. Capitaine au régiment de Languedoc et chevalier de Saint-Louis. Il est fils du comte Charles Douglass et de Marie-Anne Delilia, de Montrevel en Bugey, diocèse de Lyon. Il épouse à Montréal le 13 avril 1757 Charlotte de La Corne. On le retrace le 2 juillet 1760 à Sainte-Anne-de-La-Pérade, mais il retourna en France après la capitulation, y amenant son fils Louis-Archambaud, né à Montréal (Canada) le 15 mars 1758. Ce dernier hérita du comté de Montréal en Bugey et vota en 1789 en cette qualité à l'assemblée de la noblesse. Il fut député de l'Ain en 1815-1816, et mourut à Montréal (Ain) le 22 février 1842.

DUGAY (DUGUAY) (Jacques), né vers 1647, chirurgien, fils de Michel, maître-chirurgien juré, et de Catherine Laubret, de Semur-en-Auxois, évêché de Langres. Arrivé depuis peu en Nouvelle-France, il épouse le 21 novembre 1672 Jeanne Beaudry, fille d'un pionnier de Trois-Rivières, Urbain Beaudry dit Lamarche. Ce dernier verse une dot de 300 livres

à sa fille et s'engage à loger chez lui le jeune couple pendant un an. Jacques Dugay fut pendant de nombreuses années le seul chirurgien pratiquant à Trois-Rivières. En secondes noces il épouse, le 29 avril 1709, Anne Baillargeon. Décédé à l'âge de 80 ans et inhumé le 13 mars 1727 dans le cimetière des Ursulines de Trois-Rivières. Nombreuse descendance. (DBC, 2, 210.)

DUMONT (Mathieu), fils de Gabriel et d'Antoinette d'Hauteville, de Saint-Marcel, diocèse de Mâcon. Il épouse à Québec, le 21 novembre 1746, Françoise Samson, veuve de Louis Galoudec. (DGFC, III, 537.)

DUTALME (Ursin), dit Chavaudreuil, soldat de la compagnie de Duplessis, né vers 1701. Il était fils de Jacques, marchand-drapier, et de Marguerite Roy, de la paroisse de Saint-Philibert de Dijon. Il épouse à Montréal le 17 août 1733 Françoise Becquet, veuve de Jacques Dubourg Lachapelle. Quatre enfants, dont trois filles et un fils, Joseph-Hippolyte. (DGFC, III, 578.)

FAUQUES (Pierre) de la paroisse de Notre-Dame de Bourg-en-Bresse, fils de Pierre et de Marie-Anne Paradis. Il épouse à Montréal le 8 janvier 1758 Angélique Bourdet.

FERRARE (Jean-Baptiste), dit Lalime, né vers 1728, de la Bresse. Soldat au régiment de La Sarre, entré à l'Hôtel-Dieu de Québec en juillet 1759. (MSGCF, 9, 119.)

FILLIARD (Pierre), dit Laplante, né vers 1737, originaire de Mâcon, soldat au régiment de Berry, entré à l'Hôtel-Dieu de Québec en novembre 1758. (MSGCF, 8, 120.)

FILLION (François), né vers 1629, prêtre, du diocèse d'Autun en Bourgogne. Arrivé à Québec en juin 1667. Il dessert les cures de la Côte de Beaupré jusqu'à sa mort. En 1675 il bâtit en pierre l'église de l'Ange Gardien et en 1676 une grande église de pierre à Sainte-Anne. Il se noie le 6 juillet 1679 et est inhumé dans l'église de Sainte-Anne.

FLAMANT (Pierre), dit Bourguignon, né vers 1726 à Marcé (?). Grenadier au régiment Royal-Roussillon, entré à l'Hôtel-Dieu de Québec en juin 1756. (MSGCF, 9, 120.)

FLECHET (Anne), née en 1652, à Saint-Sauveur, dans l'Auxonnois, fille de feu Jean et d'Anne Pageot. Elle arrive à Québec en 1673. Le 2 octobre de cette année elle épouse à Québec Pierre Louineaux, fils de Nicolas et de Louise Porteguine, de Saint-Cyr, évêché de La Rochelle (contrat Becquet, 19 septembre). Elle apporte des biens estimés à 200 livres (FRNF, 240). Trois enfants morts en bas âge. Elle est décédée en 1678, et Pierre Louineaux épouse ensuite Marie Breval, le 28 avril 1678 à Sainte-Famille. (DGFC, I, 399.)

FOL (Catherine), née vers 1650, fille de Claude et d'Étiennette Michel, de Saint-André, diocèse de Chalon, en Bresse chalonnaise. Elle épouse à Québec, le 9 janvier 1673 Jean Demosny, lieutenant du premier barbier

et chirurgien du Roi. Elle eut deux garçons et cinq filles dont deux devinrent religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec. Elle épouse en secondes noces à Québec Claude Chasle le 15 janvier 1691. Elle eut deux fils de ce second mariage : Étienne et Nicolas-Joseph qui fut ordonné prêtre à Québec le 20 février 1717. Catherine Fol est décédée le 22 décembre 1688. (DGFC, I, 121, 178.)

FOURNIER (Étienne), de Saint-Pierre de Pouilly-en-Auxois, diocèse d'Autun, marié à Michelle Gendray. Il fait baptiser un fils en 1649 et ce dernier, Claude, épouse à Château-Richer Jeanne Renault, le 11 novembre 1681. (DGFC, I, 239.)

GALET (GALÉ, GAIET) (François-Philibert), soldat au régiment de La Reine. Il est fils de Jean-Louis et de Marie Berne, de la paroisse Notre-Dame de Bourg-en-Bresse, diocèse de Lyon. Il obtient la permission de faire publier (RAPQ, 32-33, 82 et 141) et il épouse Anne Duval à Québec le 23 avril 1759. (MSGCF, 9, 88-89.)

GAUDIN (GODIN) (Pierre), dit Chatillon, compagnon charpentier, né vers 1632. Il s'engage par contrat le 23 mars 1653, devant le notaire Pierre de la Fousse, de La Flèche, à servir à Montréal pendant cinq ans. Il arrive à Québec le 22 septembre 1653 (RAPQ, 20-21, 310, 315). Fils de Claude et de Marie Bardin, de Savolles, dépendant de la paroisse de Belleneuve, diocèse de Langres. Il épouse à Montréal le 13 octobre 1654 Jeanne Rousselière. Nombreuse descendance. Sépulture à Québec le 20 février 1700, ayant été tué par les Iroquois. (RAPQ, 20-21, 320). Il s'était engagé dans le système d'assurance-santé d'Étienne Bouchard. (RHAF, 20, 596.)

GAUDINEAU (Simphorien), dit Vadebonœur, du diocèse d'Autun. Il est fils de René et de Marie-Anne Lemer. Il épouse à Saint-Denis, le 19 avril 1762 Marguerite Thibault. (MSGCF, 10, 90). Il était soldat durant la guerre de Sept Ans. Originaire peut-être d'une des paroisses dont le vocable est saint Simphorien.

GAUTIER (Jeanne), de Saint-Pierre de Beaune, diocèse d'Autun. Elle épouse à Trois-Rivières, le 23 juillet 1709 Jean Amont dit Lalande, fils de Nicolas et d'Anne Seigneuret. Elle était veuve de Pierre Aubert. (DGCF, II, 35.)

GAUTIER (Joseph), dit Labonté, sergent, né vers 1735. Il est fils de Joseph et de Marie Vallière, de Saint-Denis de Bourg-en-Bresse, diocèse de Lyon. Il épouse à Montréal le 17 janvier 1757 Suzanne Demers. (MSGCF, 10, 91, et DGFC, IV, 217.)

GAY (GUAY) (Robert-Michel), né à Autun en 1663. Entré chez les Sulpiciens le 10 mai 1687. Il arrive en Nouvelle-France le 15 août 1688, est missionnaire pendant 34 ans dans les trois missions de la Montagne, du Sault-au-Récollet et du Lac-des-Deux-Montagnes. Décédé au séminaire de Montréal le 29 juillet 1725. (DBC, 2, 249-250). Il fut une des grandes personnalités de son époque.

GENAY (Léonarde), née au bourg de Genlis (l'acte dit « Ganlet »), diocèse de Chalon, fille de défunt Laurent et de Françoise Camichel. Elle arrive en 1669 et passe un contrat de mariage le 18 octobre 1669

avec Guillaume Fagot (contrat Becquet). Ce contrat n'eut pas de suite et on n'a aucune trace d'elle après cette date. Elle avait apporté des biens estimés à 200 livres et un don de 50 livres du Roi. (FRNF, 245.)

GIRARDEAU (Laurent), fils de Claude, laboureur à Préfontaine, et de Jeanne Bourgeois. Laurent Girardeau a été baptisé le 13 janvier 1712 à Colmier-en-Haut (Colmier-le-Sec : COURTÉPÉE, IV, 261). Il arrive au Canada en 1737. Il épouse à Trois-Rivières le 9 novembre 1738 Anne Trotochot, originaire de Vaux. En 1743, il est inscrit aux registres des Forges comme dresseur. Onze enfants naissent de cette union. (DBFC, IV, 288.)

GODARD (Charles), époux d'Ursule Alary, frère ou cousin de François Godard, arrivé probablement en 1737. Charles Godard était chauffeur aux Forges. Ce couple n'eut pas d'enfants.

GODARD (François), époux de Gabrielle Viard, originaire de la région de Rochefort-sur-Brevon. Arrivé en Nouvelle-France sur *Le Jason* en 1737 avec quatre enfants. Une fille, Marie-Anne, avait épousé en France Michel Chaillé, avant le départ pour le Canada. Les autres enfants : Anne, épouse Jean Dautel le 2 mai 1739 à Trois-Rivières ; François épouse Marie Blais à Yamachiche le 25 février 1743 ; Claude épouse Agathe à Saint-François-du-Lac le 26 janvier 1750. François Godard est maître marteleur aux Forges Saint-Maurice, puis chauffeur en 1743. Descendance. (DGFC, IV, 306.)

GOILLOT (GAULIO, GOYAU) (François), dit Bourguignon, né vers 1732, fils de Pierre et d'Anne Boulé, de Saint-Martin d'Auxerre. Il épouse Marie-Louise Du Burron à Montréal le 4 octobre 1762. (DGFC, IV, 319.)

GRAIN (Charles), fils de Pierre et de Françoise Beguen, de Domecy-sur-le-Vault, bailliage d'Avallon, diocèse d'Autun. Il épouse en 1686 Louise Bouvet dit Lafortune (contrat, 14 novembre 1686).

GRIVEAU (Edmond), dit Bellerose, soldat de la colonie, compagnie de La Naudière. Né vers 1733, fils d'Antoine et de Marie Moncharmon, de Saint-Andoche, ville et diocèse d'Autun. Il épouse à Montréal le 21 janvier 1760 (contrat Simonnet, 19 janvier) Louise-Catherine Godefroy. (MSGCF, II, 59.)

GROSTON (Robert), dit Saint-Ange, fils de Jean et de Marie Rebourceau, né à Châtillon-sur-Seine, diocèse de Langres, sergent de la compagnie de Noyan. Il épouse Marguerite Crevier, veuve de Laurent Baudet et fille de Nicolas Crevier sieur de Bellerive et de Louise Lecoustre (contrat Normandin, 10 octobre 1688). Sept enfants, cinq fils et deux filles, naissent de cette union. Marguerite Crevier est inhumée à Montréal le 7 juin 1707. Robert Groston épousa ensuite à Montréal Elizabeth Chorel, fille de François et de Marie-Anne Aubuchon, le 24 mars 1718. Robert Groston servit d'escorte au père Charlevoix lors de sa descente du Mississipi en 1721. Peu après, il servait dans le territoire des Illinois où il avait amené avec lui sa deuxième épouse, leur fille Elizabeth et deux enfants de son premier mariage : Pierre et Louis. Il reçoit un brevet d'enseigne réformé le 30 mai 1722. En 1723 il remonta le fleuve Missouri avec Véniard de Bourgmond, pour aller construire le fort Orléans. En 1724

il fait partie du premier détachement envoyé dans le territoire des fouguesux indiens Comanches, à l'ouest du Kansas. Plus tard il retourne en service dans l'est du territoire des Illinois. En 1729 il achète une maison près du fort de Chartres d'où il mena une campagne victorieuse contre les Renards. Le 16 décembre 1738, il est nommé capitaine réformé. Décédé avant 1740. Avec Nicolas Perrot et Michel Sarrazin, il est une de nos belles figures canadiennes de Bourguignons (DBC, 2, 277-278.)

GUIE (François), né vers 1697, de Tonnerre, en Bourgogne, s'engage le 23 mai 1732 pour le Canada au sieur François Nollean, capitaine de la *Rayne des Anges*, de La Rochelle, pour trois ans, nourri, logé, entretenu d'habits, couché à la manière des engagés, passage aller seulement, à raison de 300 livres de sucre brut (minutes Soullard, La Rochelle).

GUIGNÉ (André), dit Bourguignon, soldat de la colonie, compagnie Boishébert, né vers 1727, fils de Gervais et de Madeleine Jaqueau, de Saint-Germain, ville d'Auxerre. Après avoir demandé son certificat de liberté (RAPQ, 32-33, p. 22), il épouse à Charlesbourg le 8 novembre 1757 Charlotte Jean dit Godin, fille de Charles et de Marguerite Séguin. (MSGCF, II, 61.)

GUINARDA (Joseph), dit Saint-Germain, soldat au régiment de Languedoc, né vers 1729, fils de Joseph et de Marie-Anne Dauros, de Toulangeon (La Longeon), en Bresse. Il épouse Charlotte Lefort à Chambly, le 31 janvier 1757. (MSGCF, II, 81 ; Cahier des Dix, 33, 274.)

GUIOT (Jehan), laboureur, recruté par Nicolas Le Creux et arrivé sur *Le Saint-Jehan* en 1636, à La Hève, en Acadie. (MSGCF, I, 22.)

GUYARD (Guyart) (Jean-Baptiste), dit Baron de Fleury, soldat, né vers 1719, fils de Jean-Baptiste et d'Anne Gigou, de Seignelay, diocèse d'Auxerre, huissier, notaire et officier en recouvrement des deniers du Roi. Il épouse à Montréal le 7 janvier 1740 Elizabeth Jobin dont il a six enfants. Le 20 juillet 1740, il présente une requête pour exercer comme huissier. Il demeurait à Boucherville et vint ensuite demeurer à Montréal, rue Sainte-Thérèse. Il semble avoir eu une bonne clientèle comme huissier et procureur postulant lorsqu'il se trouva impliqué en 1745, avec l'écrivain Jean Eynard, dans une affaire de destruction d'un dossier judiciaire (BRH, 32, 90). Il vécut ensuite à Québec.

GUYOT (Gyot) (Pierre), fils de François et de Catherine Guénot, du village d'Asquin, bailliage d'Auxerre et diocèse d'Autun. Il épouse à Montréal le 21 janvier 1761 Marie-Anne Mousseau. (DGFC, IV, 440.)

HAY (Pierre), maître sculpteur, né vers 1661, fils de Gabriel et de Catherine Beaudoin, du diocèse d'Auxerre. Il épouse Geneviève Benoit à Boucherville le 21 février 1689, puis, en secondes noces, Catherine Campeau, à Montréal, le 10 décembre 1696. Plusieurs enfants. (DGFC, IV, 470.)

HENRY (Michel), soldat, arrivé à Québec le 23 juin 1755 sur le vaisseau qui ramène au Canada le nouveau gouverneur, le marquis de Vaudreuil. Né vers 1727. Il est fils de Louis et de Jeanne Belin, de Giey-sur-Aujon,

paroisse du Chatillonnais, diocèse de Langres. Il épouse Angélique Caron, veuve de Pierre Lamothe et âgée de cinquante ans, à Montréal, le 6 juin 1757. (DGFC, IV, 491.)

HUOT (Nicolas), dit Saint-Laurent, né vers 1620. Il est fils de Laurent et d'Aymée Beauvillain, de la paroisse de Saint-Loup, ville d'Auxerre. Il épouse à Québec le 24 juillet 1662 Marie Fayette. Nombreuse descendance. (DGFC, IV, 551.)

HYECHTIER (Jehan), de Dijon, laboureur. Recruté par Nicolas Le Creux et arrivé sur *Le Saint-Jehan* en 1636, à La Hève, en Acadie. (MSGCF, I, 22.)

IMBLEAU (Luc), fils de Victor et d'Isabelle Petit, de Dijon. Il épouse à Champlain le 22 novembre 1751 Geneviève Contant (André et Marie-Anne Sylvestre). Employé aux Forges Saint-Maurice. Descendance. (DGFC, IV, 567.)

ISTIVALET (Estycollet) (Germain), né vers 1709, fils de François et de Jeanne..., de Saint-Germain-lès-Senailly, du bailliage de Semur, diocèse de Langres. Il épouse à Saint-Laurent, Montréal, le 22 août 1735, Marie Larivière. (DGFC, IV, 570.)

JAMARD (Amable), fils de Jean et de Benoite Foray, de Lessard, diocèse de Lyon. Il épouse à Montréal Charlotte Julien le 3 octobre 1736. (Peut-être « Leyssard » en Bugey.)

JEAN (Alexis), né vers 1735, fils de Jacques et de Marie Asse, de Saint-Jean-de-Losne, diocèse de Langres. Arrivé en 1756. Il épousa à Saint-Thomas le 9 mai 1758 Marie-Geneviève Dandurand. Inhumé à Québec le 4 décembre 1783. Descendance. (DGFC, IV, 598.)

JEUDLET (Jean-Baptiste), fils de François et de Marie Baguiel, de Saint-Jean de Grignon, du bailliage de Semur, diocèse d'Autun. Probablement soldat. Il épouse à Varennes le 4 juin 1764 Marie-Anne Godu, veuve de Joseph Messier. (DGFC, IV, 605.)

JOURNET (François), dit Bourguignon, soldat de M. Levasseur, né vers 1670, fils de François et de Marie-Gabriel, de Saint-Amien (Saint-Agnan ?), diocèse d'Autun. Il épouse à Montréal le 24 novembre 1700 Marie-Madeleine Leguire. (DGFC, V, 26.)

LABROSSE (Raymond), de Saint-Symphorien-des-Bois. Fils de Claude et de Georgette Morin. Il épouse à Pointe-Claire le 9 mai 1724 Marie-Louise Clément. (DGFC, V, 62.)

LA CHASSE (Joseph-Pierre de), né à Auxerre le 7 mai 1670. Il entre dans la compagnie de Jésus en 1687 et arrive en Nouvelle-France en 1699. Missionnaire à Pentagouet (1700-1718), supérieur général des missions des Jésuites au Canada (1718-1728), directeur du collège des Jésuites de Québec (1726-1749). En 1741 il est missionnaire des Indiens à Bécancour.

cour. En février 1728 il avait prononcé l'oraison funèbre de Mgr de Saint-Vallier, deuxième évêque de Québec. Décédé à Québec le 27 septembre 1749. (BRH, 36, 233 ; TWAITES, 66, 346.)

LANGERON (Étienne), dit Lafontaine. Arrivé au Canada à la veille de la conquête. Fils de Charles et de Jeanne Bensi, de la paroisse de Saint-Vallier, du bailliage de Charolles, à la collation de l'évêque d'Autun. Probablement soldat. Il épouse à Détroit le 18 janvier 1768 Catherine Casse, veuve de Charles Dupuis. (DGFC, V, 133.)

LARUE (Jacques), né vers 1728, de Chalon-sur-Saône. Soldat au régiment de Languedoc. Il entre à l'Hôtel-Dieu de Québec en juin 1759. (MSGCF, 12, 25.)

LAURENT (Georges), dit Lasonde, chirurgien, fils de Pierre et d'Ursule Ménard, de Semur-en-Auxois, diocèse d'Autun. Il épouse à Québec le 23 octobre 1752 Marie-Jeanne Griaud (Guillot, Griaud), dont il a six enfants. En secondes nocces il épouse Rose Turcot à Sainte-Famille (Ile d'Orléans), le 25 octobre 1762. (DGFC, V, 192.)

LA VANOIS (Jean), né vers 1627, de Philippe et de Claude Beaujean, du village de Vescours, près de Romenay, aux confins de la Bourgogne. Il épouse à Québec le 19 septembre 1673 Charlotte de La Rue (Georges et Françoise Nicolardeau, de l'évêché de Soissons). DGFC, I, 354.)

LEBLANC (Augustin), né à Auxerre, le 23 novembre 1649. Il arrive en Nouvelle-France en 1697 comme missionnaire de la compagnie de Jésus. Missionnaire chez les Abénaquis à Saint-François-de-Sales, rivière Chaudière. Il retourne en France après le départ des indigènes pour Saint-François-du-Lac et Bécancour. Décédé à Beaugency, le 26 février 1723. (TWAITES, 71, 159.)

LE CREUX (Nicolas), sieur du Breuil. Il n'est pas originaire de la Bourgogne, mais de l'île bretonne de Belle-Ile-en-Mer. Il mérite toutefois d'être signalé ici, car c'est lui qui recruta et amena en Acadie le contingent dijonnais, sur *Le Saint-Jehan*, en 1636. En 1635, il commandait au fort de Canseau, en Acadie, et fut blessé de deux coups d'épée lors d'une attaque. Il rentre en France en septembre et revient en 1636. Il fit plusieurs voyages en France pour transporter des cargaisons de pelleteries et rapporter des vivres. Il ne se fixa pas définitivement en Acadie. En 1652, on le retrace à Saint-Eusèbe-les-Bois, en Bourgogne. (DBC, I, 453.)

LE GARDEUR (Michel-Nicolas), dit Sancoucy, né vers 1636, fils de Nicolas et d'Antoinette Simoneau, de Chanceaux, évêché de Langres. Il épouse d'abord Marie-Marguerite Gaillard, puis en secondes nocces le 26 juillet 1664 à Québec Marguerite Gambier. Descendance. (DGFC, I, 371.)

LEGRAND (Alexandre), né vers 1737, originaire de Sens, en Bourgogne, soldat au régiment de Berry, compagnie Pennelant, entre à l'Hôtel-Dieu de Québec le 17 novembre 1759. (Registre du cimetière ; MSGCF, 12, 231.)

LEMAIRE (LEMER) (Claude-Louis), né vers 1658. Il est fils de Louis et de Marguerite Bardela, d'Auxerre. Il épouse à Boucherville le 30 novembre 1686 Marie-Charlotte Charon. Décédé avant 1700. (DGFC, I, 372.)

LE MAYR (Louis), dit Lafontaine, caporal de la compagnie de Repentigny, originaire de Saint-Leuligiers (?), diocèse de Sens. Agé de 70 ans, il entre le 17 juin 1733 à l'hôpital des frères Charron à Montréal. (MSGCF, 20, 242.)

LOISEAU (Antoine), dit Châlons, né vers 1693, fils d'Antoine et de Philiberte Le Bègue, de Chalon-sur-Saône. Arrivé comme militaire, il devient ensuite notaire. Il épouse Marie-Anne Tailhandier, à Boucherville, le 23 avril 1724. Le 29 juillet 1730 l'intendant Hocquart nommait Loiseau « pour faire fonction de notaire royal à Boucherville et dans toute l'étendue du gouvernement de Montréal ». (*Ordonnances des Intendants*, 2, 79.) Loiseau exerça jusqu'en 1760 et reçut 2 841 actes (RAPQ, 1921-1922, 40). Son greffe est déposé aux archives judiciaires de Montréal. Inhumé à Boucherville le 23 avril 1724. (DGFC, V, 423.)

MALAIRE (Pierre), soldat de M. de Lacorne. Il est fils de Pierre et de Claudine Buchillau, de Commarin, diocèse d'Autun. Il épouse à Laprairie le 1^{er} mars 1756 Véronique Duquet. (DGFC, V, 474.)

MALISSON (Philibert), dit Philibert, fils de Dominique et de Jeanne Désautel, de Pouilloux, diocèse d'Autun. Il épouse à Québec le 16 octobre 1752 Marie-Joseph Collet, fille de Joseph et de Marie-Françoise Allard. Six enfants. (DGFC, V, 479.)

MANTENET (MONTENET) (Jean), fils de Jean et de Blaise Baquet (Bastié). Son père, charbonnier, est de Nesle-et-Massoult, diocèse de Langres. De son père sont nés à Nesle quatre enfants : Joseph, 27 février 1711 ; Jeanne, 31 janvier 1712 ; Bernard, 8 mai 1713 et Catherine, 6 avril 1715. Blaise Bastié fut inhumée à Nesle le 1^{er} octobre 1719. Jean est probablement né dans un bourg avoisinant Nesle. Il arrive au Canada sur *Le Jason* en 1737. Employé aux Forges Saint-Maurice. Il épouse à Bécancour le 12 janvier 1739 Madeleine-Françoise Bechard dit Bechet. Huit enfants. Décédé en 1755 ou au début de 1756. (DGFC, V, 484.)

MARCEREAU (Antoine), né vers 1647, fils de Jean et de Marguerite Bonnemy, de Saint-Urse de Montbard, évêché de Langres. Il épouse à Sainte-Famille le 11 juillet 1675 Marthe Bourgoïn, veuve de Nicolas Godbout. (DGFC, I, 409.)

MARTIN (Pierre), né vers 1714, originaire de la région de Rochefort-sur-Brevon. Il avait épousé en France Catherine Chaillé (Chagué, Chaillet), sœur de Michel Chaillé, précédemment nommé. Le couple arrive en 1737 sur *Le Jason* avec deux enfants : Étienne et Pierre. Employé aux Forges Saint-Maurice. Descendance. Pierre Martin fut inhumé à La-Pointe-du-Lac le 15 janvier 1810. Catherine Chaillé était décédée le 5 novembre 1763. Ils sont les ancêtres canadiens de l'auteur du présent travail.

MARTINET (Jean), dit Fontblanche, maître-chirurgien, né vers 1645, fils de Paul et de Catherine Ducas, de Moutier-Saint-Jean, évêché de Langres. Confirmé au fort Saint-Louis (Chambly) par Mgr de Laval le

20 mai 1668 (MSGCF, 16, 292). Il épouse à Montréal le 14 juillet 1670 Marguerite Prudhomme (contrat Besset, 13 juillet). E.-Z. Massicotte écrit « qu'il fut le premier chirurgien qui recourt à la justice pour réclamer la rémunération de ses soins ». Le 11 février 1670, un juge de Montréal condamne Louis Loisel à verser à Jean Martinet vingt livres pour les soins rendus. Il devient attaché à l'Hôtel-Dieu de Montréal et il fait école. Le 15 janvier 1674 il engage son beau-frère Paul Prudhomme. Le 16 novembre 1681, François Tardy devient son engagé pour trois ans. Le 19 novembre 1686, Pierre Malidor, fils d'un chirurgien de Tarare en Lyonnais, choisit Martinet pour lui enseigner « l'art de la chirurgie pendant quatre ans ». Martinet payait à l'apprenti 60 livres par an et lui remboursait le prix de son voyage au Canada, soit 80 livres. Le chirurgien Martinet fut inhumé à Montréal le 8 novembre 1701. (RAPQ, 1922-1923, 135).

MAURICE (Jean-Baptiste), jésuite, né vers 1704 à Passy, diocèse de Mâcon (?). Il arrive au Canada le 3 août 1734 et va remplacer le père Pierre Laure comme missionnaire dans la région du Saguenay. Il arrive à Chicoutimi le 2 juillet 1740 sur le petit vaisseau *Saint-Etienne*, qui approvisionne les postes de traite des fourrures du Domaine du Roi. Il passe l'hiver de 1741 au Côteau-du-Portage. Il descend deux fois le Saint-Laurent jusqu'à Sept-Iles, où il fait bâtir une chapelle. Au printemps de 1744, il se rend à Mingan pour bénir une croix que les Français de ce poste lointain avaient plantée. Il revient à Chicoutimi et y passe l'hiver de 1745. Ce jeune missionnaire avait une santé trop faible pour résister longtemps à un aussi rude apostolat. Il se voit forcé de revenir à Québec, où il mourut le 20 mars 1747, à l'âge de 33 ans.

MENACIER (Louise), née vers 1638, fille d'André et de Marie Picaut, de Sainte-Colombe-sur-Seine, dans le Châtillonnais. Elle épouse à Québec le 1^{er} novembre 1663 Toussaint le Dran. Descendance. (DGFC, I, 363.)

MENARD (Jacques), dit Lafontaine, né vers 1629, fils de Jean et d'Anne Savinelle, de Mervans, en Bresse chalonaise. Il épouse à Trois-Rivières le 19 novembre 1657 Catherine Fortier. Treize enfants, dont cinq fils. Jacques Ménard est l'ancêtre de l'homme d'État Sir Louis-Hippolyte Lafontaine.

MERCIER (Charles), fils de Nicolas et de Françoise Nodet, de Montigny-la-Resle, diocèse de Sens. Il est maître-boucher. Il épouse à Québec le 25 mai 1741 Marguerite Audet (Jean-Baptiste et Marie-Louise Godbout). (DGFC, V, 607.)

MERGÉ (Nicolas), originaire de Bourgogne, est employé aux Forges Saint-Maurice comme chauffeur « à sept cent livres de gages ». Il demande à retourner en France en 1742. (C II A, vol. 112, p. 150.)

MERLIN (Agathe), née à Montbard en 1646, fille de feu Adrien et de Françoise Lesdrun. Elle arrive au Canada en 1670. Elle épouse Jean Lorient en septembre de la même année (contrat Becquet, 31 août) ; l'acte de catholicité est introuvable. Elle apporte 300 livres et un don de 50 livres du Roi. En 1675 Jean Lorient dit Le Limousin habite Dombourg. Il présente une requête au Conseil Souverain de la Nouvelle-France « tendante à être reçu appelant d'un décret du Lieutenant général en vertu duquel Agathe Merlin sa femme aurait été emprisonnée ».

Le Conseil casse le jugement le 19 août 1675 et ordonne la reprise des procédures (JDSC, I, 969, 974). Cette cause avait été soumise par Perrette Hallier femme d'Antoine Bordeleau. Les détails ne sont pas donnés dans les documents et il n'y eut, semble-t-il, aucune suite au procès (FRNF, 297). Cinq enfants. Agathe Merlin fut inhumée à La-Pointe-aux-Trembles de Québec le 4 décembre 1728. (DGFC, I, 398.)

MERLIN (Simon), laboureur, originaire de Dijon, recruté par Nicolas Le Creux, et arrivé sur *Le Saint-Jehan* en 1636 à La Hève, en Acadie. (MSGCF, I, 22.)

MEUNIER (Antoinette), née vers 1636, fille d'Antoine et d'Anne Lami, de Saint-Pierre d'Autun. Elle épouse à Champlain Jacques Aubert (contrat La Tousche, 9 novembre 1665). Aubert achète en 1683 la seigneurie de Grondines et c'est là que naquirent leurs trois filles dont deux épousèrent les frères Hamelin qui devinrent propriétaires de la seigneurie. Antoinette Meunier mourut entre le 28 janvier et le 17 avril 1697. (DGFC, I, 14.)

MIAU (Claude), fils de Jacques et de Barbe Brisset, de Saint-Pierre, diocèse d'Autun. Il épouse Louise-Ursule Payer, à Chambly, le 11 août 1733. (DGFC, VI, 20.)

MICHAUD (François), dit Dijon, soldat dans les troupes, fils de Michel et d'Angélique Pervet, de la paroisse Saint-Pierre, ville de Dijon. Il épouse Marie-Madeleine Pageot à Charlesbourg le 23 octobre 1747. (DGFC, VI, 227.)

MICHELIN (Pierre-François), époux de Claire Filet (Pilet), originaire probablement du Châtillonnais. Il arrive en 1737 avec une fille, Louise, âgée de 4 à 5 ans. Il est chauffeur aux Forges Saint-Maurice. Descendance. (DGFC, VI, 27.)

MIGOT (Georges), de Dijon, laboureur, recruté par Nicolas Le Creux et arrivé sur *Le Saint-Jehan* en 1636 à La Hève, en Acadie. (MSGCF, I, 22.)

MILLOT (Françoise), née vers 1647, fille de Martin et de Catherine Verdin, de Notre-Dame de Vanvey, dans le Châtillonnais. Elle épouse Jean Lepicq à Québec le 15 octobre 1669. En secondes noces, elle épouse René Mezeray à La Pointe-aux-Trembles de Québec le 26 mai 1688 et en troisièmes noces Léonard Dubord, à Québec le 30 septembre 1697 (DGFC, I, 205). Elle avait apporté des biens estimés à 450 livres et un don de 50 livres du Roi (FRNF, 300). Elle fut inhumée à La Pointe-aux-Trembles de Québec le 5 avril 1703.

MILLOT (Voillette)¹, sœur de la précédente, de Vanvey. Elle épouse Nicolas Seneau (François et Marie Merle), le 23 janvier 1688 (Contrat Rageot).

1. Le nom est ainsi écrit dans le contrat. Il s'agit certainement d'une Vorlette, forme féminine du nom du saint du Châtillonnais, Vorles.

MILTON (Jean), dit Flavigny, fils de Jean et de Jeanne Fleury, de Moûtier-Saint-Jean. Il est caporal de la compagnie La Verandrye. Il épouse à Montréal le 29 janvier 1748 Angélique Lebœuf (Pierre et Françoise Auzon). (DGFC, VI, 45.)

MOINE (François), dit Bourguignon, fils de Pierre et de Jeanne Durand, de Pagny (-la Ville, ou -le Château ?), diocèse de Besançon. Il épouse à Québec le 29 septembre 1755 Marie-Louise Mérieu (DGFC, VI, 56).

MONIN (Hugues), fils de Jérôme et de Madeleine Moreau, de Sainte-Marie, ville d'Auxonne, diocèse de Besançon (Courtépée, II, 411). Il épouse le 5 septembre 1757 Madeleine Potier, à La Pointe-du-Lac. (DGFC, VI, 72.)

MONTARGERANT (Louis), dit Maconnet, soldat au régiment Royal-Roussillon, natif de Bourgogne, entré à l'Hôtel-Dieu de Québec en juin 1756. (MSGCF, 17, 101.)

MORJERET (Claude), dit Sanssoucy, soldat, fils de Jean et de Marie Plantier, de Saint-Maurice de Gordans, diocèse de Lyon, dans la Bresse. Il épouse à Québec le 21 février 1751 Marie-Marguerite Chalifour. (DGFC, VI, 121.)

NOLET (Jean-Baptiste), dit Passe-partout, soldat de la compagnie de Lacorne, fils de Joseph et de Marie Lombard, de Saint-Martin-lès-Châtel, mandement de Montrevel en Bresse, diocèse de Lyon. Il épouse Agathe Dufresne à Saint-Laurent de Montréal le 16 janvier 1758. (MSGCF, 17, 104.)

NOYROT (Philibert), né près d'Autun, en octobre 1592. Il entre dans la compagnie de Jésus le 24 août 1617 et fait ses études théologiques à Bourges. En 1624 il devient confesseur d'Henri de Lévis, duc de Ventadour, qui, sur ses conseils, acheta l'année suivante la vice-royauté de la Nouvelle-France. En 1626 le père Noyrot vient à Québec avec 20 ouvriers prêts à construire une résidence pour les Jésuites. Il retourne aussitôt en France et, par l'intermédiaire de son ancien pénitent, il obtient de Richelieu la révocation de l'Édit de Nantes pour le Canada en 1627. En 1628 Noyrot équipe un navire et transporte des provisions pour secourir les missions durant un an, et il quitte La Rochelle avec l'expédition de Roquemont. Arrêté dans le golfe Saint-Laurent par les Kirke, il réussit à s'échapper et reconduit son navire en France. En 1629 il repart dans un convoi de quatre vaisseaux et une barque. Près de l'Île du Cap-Breton une violente tempête fait sombrer son navire et, le 24 août, il se noie avec quatorze membres de son équipage. (DBC, I, 533.)

ONEL (AUNEL) (François), fils de Nicolas et d'Antoinette Joudrier, né à Talmay le 17 avril 1723. Son père, Nicolas, était capitaine dans les fermes du Roi et son grand-père, Jean-Baptiste O'neil, irlandais, marchand à Port-sur-Saône en Franche-Comté. François Onel fut sergent des canoniers-bombardiers de la garnison de Québec. Il épousa à Québec le 22 novembre 1751 Marie-Anne Chandonné (Charles et Elizabeth Bourget). Il fait baptiser à Québec six enfants dont trois meurent au berceau. Les survivants sont : Marie-Anne, baptisée le 4 septembre

1752 ; un fils, François, baptisé le 8 août 1753 ; Marie-Antoinette, baptisée le 8 septembre 1754. Après la conquête anglaise, il retourne en France avec sa famille. En 1762, il est à Talmay comme sergent. En 1764 il est dit sergent invalide de la marine et en 1769 marchand-bourgeois et propriétaire. Il est décédé à Talmay en 1797 (23 fructidor, an V). Sa fille Marie-Anne épousa en France Jean Richard, valet de chambre du marquis de Courtivron. Devenue veuve elle vécut à Talmay jusqu'au 27 juillet 1840. Son fils François fut admis au collège des gentilhommes irlandais. Il eut un fils officier de marine dont est issu le général Armand O'Neil qui en 1892 était en garnison à Constantine. Sa fille, Marie-Antoinette, mourut célibataire à Talmay le 6 septembre 1842. François Onel et Marie-Anne Chandonné eurent d'autres enfants à Talmay. (BRH, XVI, 45-47.)

ONEL (AUNEL) (Pierre), frère du précédent, né à Talmay le 10 août 1726. Il s'engage au sieur Gaultier, capitaine du navire *L'Espérance*, au port de La Rochelle pour Québec pour trois ans, « nourry, logé, habits, passage aller et 300 livres de sucre brut » (minutes Desbarres, La Rochelle). Il avait exercé le métier de perruquier à Talmay avant son départ pour le Canada. Il épouse à Québec le 13 novembre 1753 sa belle-sœur Marie-Joseph Chandonné. Son fils Jean-Baptiste (1756-1836) fut sacristain à la cathédrale de Québec et barbier de l'évêque de Québec pendant cinquante ans. (DGFC, VI, 169.)

LOUDIN (HOUDIN) (Jean), dit Lefranc, né vers 1729, fils de Pierre et d'Hélène Milliard, de Sainte-Colombe-sur-Seine, dans le Châtillonnais. Il épouse en première nocces à Québec le 7 février 1752 Geneviève Loisel (Loyselle) et en secondes nocces Hélène Thibodeau à Montréal le 16 mai 1774. Plusieurs enfants. (DGFC, VI, 173.)

PAHIN (PALIN, PAYEN) (Claude-Philiberte), née en 1651 au bourg Saint-Georges (?), évêché de Châlons, fille de feu François et de Benoîte Tourcheron. Elle arrive au Canada en 1673 et épouse Pierre Coirier (Coquillier, Corrier), le 18 septembre 1673 à Québec (contrat Duquet, 10 septembre), en apportant 400 livres. On lui connaît quatre enfants : Anne, Antoine, Pierre et Marie (DGFC, I, 136, 138, 142). — Cette Bourguignonne avait du caractère et les relations étaient loin d'être cordiales avec ses voisins, Jean Bernard et Marie Debure. En 1685, elle est accusée devant la Prévôté de Québec d'avoir tué « un cocq et une poule d'Inde en leur coupant la tête, les victimes ayant été trouvées vers la cabane desd. défenseurs dans les fardoques ». Le 7 mai, la Prévôté rend la sentence : « a été conclu à ce que les défendeurs soient condamnés lui payer un cocq et une poule d'Inde... et qu'il soit dit que le demandeur, sa famille, ses bestiaux et autres biens demeureront sous la sauvegarde du Roy et que les défendeurs demeureront responsables des accidents qui pourraient arriver » (PQ, reg. II, 44, 48, 53). L'intervention de la Prévôté n'eut pas l'heur de cimenter l'amitié entre les deux familles. Le 3 mars 1687, les voisins querelleurs se présentent devant le Conseil Souverain de la Nouvelle-France qui rend la sentence suivante : « Vu la dite sentence portant que la dite Pahin était déclarée dûment atteinte et convaincue d'avoir, le mardy onze juin aussi dernier, battu et excédé de coups de pieds, de poing et de bâton la femme dudit Bernard, condamnée en cinquante livres d'intérêt civil envers ledit Bernard, y compris quinze livres de provision, à payer le chirurgien qui a pensé et médicamenté ladite femme, en cent sols d'amende envers le Roi. » (JDCS, 3, 124-125 ; FRNF, 305-306.)

PAGÉ (Jean), fils de Jean et d'Anne Ordenin, de Coulanges-sur-Yonne, diocèse d'Auxerre. Il épouse à Saint-Philippe, le 13 novembre 1763 Marie-Madeleine Circé. Un fils, Jean-Baptiste, est baptisé le 31 décembre 1764. (DGFC, VI, 192.)

PANNETON (Claude), dit Le Fifre, du détachement des canonnières de Louhans. Il meurt à 67 ans à l'Hôtel-Dieu de Québec le 9 août 1725 et est inhumé le lendemain. (MSGCF, 5, 219.)

PERIGAUD (Jehan), laboureur, originaire de Dijon. Il est recruté par Nicolas Le Creux et arrive sur *Le Saint-Jehan* en 1636 à La Hève, en Acadie. (MSGCF, I, 22.)

PERILLARD (Nicolas), taillandier, originaire d'Auxerre. Il épouse le 10 janvier 1695 Jeanne Sabourin. Sept enfants. (DGFC, I, 474.)

PERROT (Nicolas), fils de François et de Marie Sivot, probablement originaire de la Bourgogne. Son acte de baptême n'a pas été retrouvé. Il serait né vers 1641-1643. François Perrot, père de Nicolas, était en 1651 lieutenant de justice de la baronnie de Darcey, au diocèse d'Autun. De 1651 à 1664 on retrouve dans les registres de Darcey les noms suivants des enfants de François Perrot : Jean (2 avril 1651) ; Mathias (25 janvier 1655) ; Anne (24 février 1658) ; François (13 juillet 1664). Il semble que la famille Perrot ait fait une apparition tardive à Darcey, peut-être à la suite de quelque revers de fortune, comme le laisse entendre discrètement le père Charlevoix : « La nécessité avait obligé Nicolas Perrot de se mettre au service des Jésuites » (R. DOUVILLE, *Quelques notes inédites sur Nicolas Perrot et sa famille*, dans *Les Cahiers des Dix*, n° 28, 1963, p. 44). Explorateur, interprète, trafiquant de fourrures, commandant à la Baie des Puants (Greenbay), Nicolas Perrot fut une des figures marquantes au Canada. Il fut un des meilleurs ambassadeurs de la France chez les Indiens de l'Ouest dont il connaissait la langue. Auteur d'un « Mémoire sur les mœurs, coutumes, et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale ». En 1761 il épouse Marie-Madeleine Raclot. Il eut onze enfants, sept garçons et quatre filles. Décédé à Bécancour le 17 août 1717, âgé d'environ 74 ans. Son épouse, sujette aux dépressions nerveuses, mourut en juillet 1724, ayant passé les quatre-dernières années dans la démence la plus complète. (DBC, II, 540-542.)

PERROT (Pierre), soldat du régiment de Berry, compagnie de Saint-Felix. Né vers 1739 à Darcey, diocèse d'Autun. Fils de Pierre et de Reine Didier. Il épouse à Québec le 11 avril 1763 Geneviève Poulin, qui lui donna une fille et deux fils. (RAPQ, 1932-1933, 138.)

PETIT (Antoine), fils d'Antoine, marchand bourgeois à Duesme. Arrivé en 1737. Employé aux Forges Saint-Maurice. Inhumé le 16 mai 1738 à Trois-Rivières. Le registre dit « de Duhême ». (SULTE, III.)

PICQUET (François), né le 6 décembre 1709 à Bourg-en-Bresse, diocèse de Lyon. Il entre chez les Sulpiciens et est ordonné le 10 avril 1734. Arrivé au Canada cette même année, il fut longtemps missionnaire chez les Indiens. Il retourne en France le 13 mai 1760 et meurt à Verjon, en Bresse, le 15 juillet 1781.

PIOT (Nicolas), de Saint-Germain d'Auxerre. Il épouse en 1662 Marie Faget, de Saint-Sauveur de Paris. (DGFC, I, 488.)

POTIN (Germain), dit Bourguignon, né vers 1662, sergent. Originaire de Saint-Eusèbe, diocèse d'Auxerre. Décédé à Montréal le 26 mars 1740. (DGFC, VI, 422.)

POULLÉ (Innocent), taillandier, né vers 1691, de Bars..., proche Châtillon, diocèse de Langres. Il s'engage par contrat le 13 mai 1721 au sieur Théodore Denis, de Vitré, capitaine du navire *Le Duc d'Ollonnes*, pour l'Isle Royale en Canada pour trois ans, nourri, logé, habits, voyage aller et 100 livres pour les trois ans. (Minutes Desbarres, La Rochelle.)

POUSSEAU (Michel), cuisinier et pâtissier, né vers 1700 à Tonnerre en Bourgogne. Il s'engage le 21 mai 1733 au sieur Jean Troplong, capitaine de *La Vierge de Grâces*, de La Rochelle, pour Québec, 3 ans et 300 livres de sucre brut. (Minutes Desbarres, La Rochelle.)

QUENET (François), journalier, fils d'Étienne et de Madeleine Monin, de Champagne-sur-Vingeanne, diocèse de Dijon. Il épouse Marie-Anne Nolet à Québec, le 21 août 1741. Huit enfants. (DGFC, VI, 475.)

RAIMBAUT (Jean-Louis), dit Saint-Louis, fils de Jean et de Marie Perron, de Biron-sur-Seine, diocèse de Dijon (Brion-sur-Ource ?). Il épouse à Longueuil le 8 novembre 1756 Marie-Joseph Bigué. (DGFC, VI, 501.)

REMBERT (André), dit Saint-Martin, soldat, né vers 1734, fils de Paschal et de Marie Poncé, de Saint-Martin-du-Fresne, en Bugey, diocèse de Lyon. Il épouse à Montréal Louise Claveau le 6 février 1758. (DGFC, VI, 534.)

RENAUDEAU (Judith), née vers 1630, fille de Pierre et de Nicole Bec, de Alise-Sainte-Reine, bourg de l'Auxois. Seconde épouse de Vincent Poirier dit Bellepoire, mariée à Québec le 6 décembre 1662. Elle eut deux filles dont une, Jeanne, épousa en 1687 Joseph Tesson. Elle fut inhumée à Québec le 5 octobre 1695. (DGFC, I, 491.)

RICHER (Georgette), née à Saint-Ursain de Chailly, dans le bailliage d'Arnay, en 1647, fille de Jean et de défunte Léonarde Bornay. Elle arrive au Canada en 1670 et le 6 octobre de la même année elle épouse à Québec François Dupuis (François et Marguerite Reneau (contrat Becquet, 14 septembre). Elle apporte 300 livres et un don de 50 livres du Roi. Au recensement de 1681, elle a quatre enfants : René, 10 ans ; Moïse, 8 ans ; Angélique, 4 ans ; Françoise, 2 ans. (FRNF, 325.)

ROBICHON (Nicolas), né le 2 août 1714, fils de Nicolas et de Marie Dubois. Dans son ouvrage sur les Forges Saint-Maurice, Benjamin Sulte déclare que Robichon est né à Edreville, baptisé de suite à Xérigny. Le parrain est Jean Valantin, la marraine, Marie Macon, tous deux de Saint-Mouzé, non loin de Courtinon où Nicolas Robichon était marteleur en 1738. Sulte ne donne aucune référence. Robichon s'engage au sieur

Olivier de Vezin pour trois ans pour servir aux Forges Saint-Maurice. Au cours de l'année 1740 il est au Canada avec sa mère, Marie Dubois, devenue veuve. Il est employé comme marteleur aux Forges. Le 13 mai 1741 il épouse Denise Chaput, fille de Jean-Baptiste et de Nicole Guéry. Ce couple eut neuf enfants dont deux moururent très jeunes. Sa mère mourut en 1751. Après la conquête du Canada par les Anglais, Nicolas Robichon demande, en 1761, d'être renvoyé en France. On lui fait valoir que le sort de la colonie n'est pas définitivement réglé et qu'on ne peut se passer de ses services. Il renouvelle sa demande en 1762. En 1764 on lui donne passage sur un bâtiment qui le débarque à Londres « avec sa femme et ses sept enfants ». De là, les autorités françaises le ramènent en France. Il exerce le métier de martineur à La Margelle. Le 21 septembre 1781 il est inhumé en présence de Pierre Robichon, son fils, et de Louis Viard, son gendre, tous deux forgerons demeurant à Moloy. Denise Chaput est décédée à Moloy le 17 juin 1786 et inhumée le 18. En 1786, le fils de Nicolas, Pierre-Jean Robichon est forgeron à Voulaine, près de Châtillon-sur-Seine. Une de ses filles, Véronique, épouse un Le Doyen, cabaretier à Mauvilly. Une autre, Marie-Joseph, épouse Didier Mageotte, chapelier à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine. Marie Robichon, une autre fille, épouse Louis Viart, de Moloy. (SULTE, 140.) — Il existe encore au Canada une famille du nom de Robichon. Nous ignorons sa filiation.

ROBIN (Jean), dit Lapointe, né vers 1643, de Saint-Martin, diocèse d'Auxerre. Il arrive en Nouvelle-France avec le régiment de Carignan, compagnie de monsieur de Saurel, le 15 août 1665. Il est fils de Jean et de Pierrette Gauterio. Il épouse à Québec le 10 octobre 1667 Jeanne Charreton (contrat Adhémar, 9 octobre). Licencié de l'armée en 1668, il s'établit à Boucherville. Descendance : huit filles et deux fils. (MSGCF, 19, 183-186.)

ROBIN (Jean), fils de Joseph et d'Edme Danot, de Notre-Dame de Semur-en-Auxois, diocèse d'Autun. Il épouse à Québec Charlotte Ferré, le 14 septembre 1739. Une fille, Marie-Charlotte, est baptisée le 10 août 1740. (DGFC, VII, 7.)

ROLAIN (Pierre), fils de Pierre et de Françoise Gautier, de Saint-Clément, (Saint-Clément-lès-Mâcon ou Saint-Clément-sur-Guye), diocèse de Mâcon. Il épouse au Bout-de-l'Ile, Montréal, le 15 juin 1761, Marguerite Forest. (DGFC, VII, 31.)

ROYER (Anatolde), prêtre, né vers 1681 à Auxerre. Il arrive au Canada le 2 juin 1715. En 1719 il est nommé deuxième curé de Beauport et il fait bâtir la deuxième église, ouverte au culte en 1722. Il mourut à Beauport le 5 janvier 1731. Inhumé dans l'église.

ROZEROT (André), dit Boudrault (Baudreau), fils de Jean et de Marie Dupuis, de la paroisse de Saint-Pierre-de-Dijon, diocèse de Langres. Il épouse à Charlesbourg, le 7 mai 1718 Suzanne Cousson. (DGFC, VII, 100.)

RUEL (Jean-Hubert), né vers 1727, fils de Claude et de Françoise Quelle, de Saint-Gengoux de Vernois-lès-Vesvres, près de Dijon. Il épouse Geneviève Boutel-Lebœuf, à Montréal, le 7 janvier 1755. (DGFC, VII, 102.)

SALVA (Jean), dit Laviolette, fils de Jean et de Marie Bruyère, de Saint-Rémi-sur-Brenne, diocèse de Langres. Il épouse à Saint-Michel d'Yamaska le 12 janvier 1761 Marie-Louise Péliissier, veuve de Jean-Marie Thibert. (DGFC, VII, 112.)

SARRAZIN (Michel), né le 5 septembre 1659, fils de Claude, lieutenant de la justice des terres de l'abbaye de Cîteaux (BRH, 28, 205) et de Madeleine de Bonnefon, natif de Nuits-sous-Beaune. Il vient en Nouvelle-France en 1685 et, le 12 novembre 1686, il est chirurgien-major des troupes à Québec. En 1694, il passe en France pour trois ans. Membre de l'Académie des Sciences. Il revient en 1697 comme médecin du Roi. Il joue un rôle très important dans le développement de la médecine et dans l'étude des sciences naturelles au Canada. En 1707 il est membre du Conseil Supérieur de Québec. Le 20 juin 1712 il épouse à Montréal Marie-Anne Hazeur, dont il a sept enfants. Inhumé à Québec le 9 septembre 1734. (DBC, 2, 620.)

SAULNIER (Paul), dit Beausoleil, fils de Christ et de Jeanne Bailly, de Moutier-en-Bresse, diocèse de Besançon. Il épouse en premières noces à Berthier le 7 février 1763 Madeleine Généreux et, en secondes noces, Marie-Louise Gautier, à Repentigny, le 30 septembre 1771. (DGFC, VII, 127.)

SAVOYE (Étienne), soldat, fils d'Antoine et de Marie Cassé, de Louhans, diocèse de Besançon. Il épouse Marie-Joseph Levrau, le 17 novembre 1760 à Saint-Charles-sur-Richelieu. (MSGCF, 20, 49.)

SEGUENOT (François), né à Rouvray vers 1644. Il entre chez les Sulpiciens et est ordonné en 1669. Il exerce son ministère dans le diocèse d'Autun, de 1669 à 1674, et arrive au Canada le 24 juin de cette dernière année. Il devient le premier curé de La Pointe-aux-Trembles de Montréal (1674-1694) où il établit un couvent de la congrégation de Marguerite Bourgeoise en 1690. Aumônier de l'Hôtel-Dieu de Montréal (1694-1699). Il fut le directeur spirituel de Jeanne Leber. De nouveau curé de La Pointe-aux-Trembles (1715-1718) et vicaire à Notre-Dame de Montréal (1718-1727). Décédé le 8 août 1727.

SERVIGNAN (Jeanne), née au bourg d'Ivany (Irancy ?), évêché d'Auxerre, en 1647, fille de Nicolas et de Jeanne Vatière. Arrive au pays en 1665 et contracte mariage le 13 octobre de cette année à Québec avec Jean Ronseray, fils de Noël et de Jeanne Aubert, de Fougère en Saintonge (contrat Duquet, 6 octobre). Six enfants dont deux morts jeunes. (DGFC, I, 527 ; FRNF, 334.)

SIMONET (Jacques), sieur de l'Abergement, époux de Marie Foissey, fils de Jean-Baptiste Simonet, conseiller et secrétaire du Roi, et d'Elizabeth Bériault. Il était originaire, selon Emile Demaizière, de Dampierre-sur-Vingeanne. Dans l'acte de son deuxième mariage au Canada avec Geneviève Boucher, on dit « d'Aupierre, diocèse de Langres, en Champagne ». Il fut directeur aux Forges Saint-Maurice. De 1719 à 1725 Jacques Simonet figure dans les rôles de taille de Diénay comme maître de fourneau en ce lieu (*Arch. Côte d'Or*, C, 5975). Le 6 mai 1727, à Villecomte, il est parrain d'un enfant de sa sœur, Cécile Simonet, épouse d'Henri Delandre, auditeur de la Chambre des comptes de Dijon. En 1736 il vient au Canada sur le vaisseau du Roi *Le Profond* avec

quatre ouvriers. Il repasse en France aussitôt pour y recruter des forgerons, fondeurs et charbonniers. Il revient en 1737 sur *Le Jason* avec les engagés. A ce moment il était veuf de Marie Foissey. En 1739 il passe en France pour régler des affaires de famille à l'occasion du décès de son père. Il épouse à Trois-Rivières le 17 novembre 1738 Geneviève Boucher, veuve de Charles Hertel de Chambly. Il est inhumé à Trois-Rivières le 21 mai 1747.

SIMONET (Jean-Baptiste), fils du précédent, né vers 1709. Un ordre de Versailles, en date du 21 avril 1739, lui accorde le passage au Canada « pour rejoindre son père ». Il arrive à Québec en 1739 sur le vaisseau du Roi *Le Rubis*. Cette même année, « fort au fait du métier », il remplace son père à la direction des Forges Saint-Maurice, pour le temps de l'absence de Jacques Simonet. Ce dernier passe en France, pour régler ses affaires de famille. Le 7 décembre 1739, Jean-Baptiste Simonet est parrain d'Angélique, fille de Jean Aubry. Le 13 février 1742 il fait baptiser un fils à Trois-Rivières sous le nom de Jean-Baptiste, probablement fils naturel, car on ne retrouve ni acte de mariage ni contrat. Le 28 juin 1742 l'intendant Hocquart annonce au ministre Maurepas que Jean-Baptiste Simonet est trouvé coupable d'avoir détourné du fer et est « grièvement soupçonné d'avoir enlevé 660 livres en monnaie de cartes dans l'armoire du sieur Estèbe ». (AC, CG., C II A, v. 77, 334-342.) Comme il est très estimé des ouvriers des Forges et qu'il est le beau-fils de Geneviève Boucher, veuve de Charles Hertel de Chambly, on n'ose prendre de poursuites contre lui et il est renvoyé en France.

SONNOIS (Thérèse), née en 1650 au bourg de Saint-Germain, évêché de Langres, fille de feu Nicolas et de Roberte Chittié. Elle arrive en 1671 et le 7 octobre de la même année elle passe un contrat de mariage avec Jean Réal (contrat Becquet,) contrat annulé par la suite. Elle contracte ensuite mariage à Québec le 26 octobre suivant (contrat Becquet, 18 octobre) avec Pierre Vacher, originaire de Saint-Saturnin, évêché de Poitiers. Elle apporte 300 livres et un don de 50 livres du Roi. Pierre Vacher est inhumé peu après la naissance de leur enfant, Jeanne-Angélique, baptisée le 27 août 1671. Durant son veuvage, Thérèse Sonnois, eut une fille naturelle à la suite de relations avec Aimé Le Compte. Cette fille, Marie-Thérèse, fut baptisée à Québec le 7 mai 1674. En novembre de cette dernière année, Thérèse Sonnois retourne en France avec ses deux filles. Le Séminaire de Québec paye le prix du passage de la veuve, soit 40 livres. (FRNF, 335 ; DGFC, I, 361, 578.)

TERANT (TENANT) (Jean-Louis), dit Saint-Laurent, sergent au régiment de La Sarre, né vers 1728, fils de François et d'Antoinette David, d'Evauges-en-Bugey (Tanguay dit « Des Anges-en-Baugé), diocèse de Belley. Il épouse Françoise Gervaise, le 20 octobre 1760, à La Pointe-aux-Trembles de Montréal. Inventaire des biens le 20 juin 1763 (greffe Coron), favorisant son fils, Jean-Louis Terant, âgé de deux ans. (MSGCF, 20, 52.)

THIBAUT (Robert), né vers 1736, maître-tanneur, fils d'Etienne, maître-tanneur, et de Philiberte Glou, de la paroisse de Saint-Jean, ville de Dijon. Il épouse Marguerite Prudhomme à Détroit, le 1^{er} septembre 1761. (DGFC, VII, 301.)

THIBERT (Jacques), dit Dijon, né vers 1742, soldat au régiment de Berry, compagnie Bériau, natif de Dijon, entré à l'Hôtel-Dieu de Québec en avril 1759. (Registre des malades, MSGCF, 20, 53.)

THIBERT (Jean), fils de Milan et de Claudine Richard, de Saint-Euruge, dans la Bresse Chalonnaise, diocèse de Besançon (Saint-Usuge, S.-et-L., près Louhans). Il épouse Angélique Mercier, à Cap-Saint-Ignace, le 22 novembre 1736. Inhumé le 27 décembre 1749. Six enfants.

THIBERT (Jean-Marie), dit Marion, fils de Joachim et de Marie Guillemain, de Saint-Jean, en Bourgogne. Il épouse Marie-Louise Pélissier à Saint-Michel d'Yamaska, le 17 février 1744. Cette dernière épouse en secondes nocces Jean Salva. Huit enfants. (DGFC, VII, 303.)

TOURTOCHAUX (TERTOCHAU, TROTOCHAU) (Louis), né vers 1686, originaire de Vaux-Saules (Vaux-Saint-Seine). Il était marié à Anne Raffay (Raffé, Raphet), fille de François Raffé et d'Elizabeth Gros, du hameau de Cinq Fonds, Louis Tourtochaux arrive sur *Le Jason* en 1737, avec trois enfants : Anne, Suzanne et Louis. Louis Tourtochaux père n'a pas été baptisé à Vaux-Saules, mais on trouve d'autres Tourtochaux dans les registres. Il était peut-être ouvrier aux forges de Francheville, près de Vaux. Leur fille, Anne, épouse Laurent Girardeau à Trois-Rivières le 9 novembre 1738. Suzanne (Jeanne) se marie à La Pointe-du-Lac en 1751 avec Jean-François Chaillé. Ces derniers furent assassinés en 1779 par des soldats américains en maraude. Louis épouse en 1763 à Trois-Rivières Françoise-Véronique Bourgoïn. Cette dernière mourut l'année suivante et il épouse ensuite à Nicolet, en 1766, Louise Trudel. (DGFC, VII, 362.)

VALLÉE (Jean), né vers 1734, fils de Joseph et de Marie-Anne Lombard, de Saint-Martin-lez-Chatel, mandement de Montrevel, dans la Basse Bresse, diocèse de Lyon. Il épouse en 1761 Marie-Joseph Dufresne, veuve de Jean-Baptiste Plante et, en secondes nocces, Angélique Périneau dit Lamarche, à Montréal, le 3 février 1764. (DGFC, VII, 417.)

VARAMBOUVILLE (Antoine), fils de Jacques et de Jeanne Toupin, de la paroisse de Saint-Loup d'Auxerre. Il épouse à Québec le 7 février 1729 Marguerite-Joseph Joubert. Six enfants. (DGFC, VII, 426.)

VERNET (Nicolas), dit Bourguignon, né le 3 mars 1722, maître-forgeron, fils de Claude Vernet, marchand, et d'Hélène Héliot, de la paroisse de Notre-Dame de Dijon¹. Il épouse à Montréal le 22 février 1745 Marie Boucher Saint-Martin. Les descendants s'établissent à Détroit, dans le Michigan. (DGFC, VII, 444.)

VERREAU (Barthelemy), dit le Bourguignon, né vers 1632, fils de Michel et de Claudine Rocher, de la paroisse Saint-Jean de Dijon. Il arrive à Montréal au début de 1662 pour faire son service de recrue. En novembre de la même année, il signe un acte pour défricher 14 arpents de terre (contrat Basset). L'année suivante, il est soldat de la cinquième escouade formée pour la défense de Ville-Marie (Montréal) contre les Iroquois. Taillandier de son métier, il se transporte ensuite à Château-Richer près de Québec ; il obtient une concession de terre et épouse à cet endroit Marie Quitter (contrat Duquet, 31 août 1665). L'épouse est native de Saint-Maclou de Rouen et avait abjuré la foi calviniste le 17 juillet pré-

1. Le contrat le donne comme fils de Nicolas Vernet : c'est une confusion avec le nom de son parrain, Nicolas Vernet, banquier.

cèdent. Dix enfants. Un de leurs fils, prénommé également Barthélemy, fut greffier et notaire. Inhumé à Château-Richer le 17 décembre 1700. Ce Bourguignon, Verreau, est une belle figure de colon canadien des premiers temps de la colonie et sa descendance est nombreuse.

VINCENT (Claude-Joseph-Clément), fils d'André et de Jeanne Gaumoy, de Saint-André-le-Bouchoux, en Bresse, diocèse de Lyon. Il épouse à Sainte-Anne-de-La-Pérade le 14 septembre 1769 Marie-Joseph Chesne, fille de Raymond Chesne (Chaine), de Deschaillons. (DGFC, VII, 474.)

VISIZAUT (Claude), soldat au régiment de Languedoc, âgé de 18 ans, originaire de Bourgogne, il entre à l'Hôtel-Dieu de Québec en juin 1759. Registre des malades. (MSGCF, 20, 58.)

ZILLON (Benoît), dit Laramée, soldat, né vers 1731, fils d'Antoine et d'Anne Marande, de Notre-Dame de Prévessin, mandement de Gex, diocèse de Belley. Il épouse à Montréal le 28 mai 1759 Elizabeth Perineau. (DGFC, VII, 493.)